

ISSN 1259-9034

LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 245 - JANVIER 2017 - 2,50 EUROS

MIXITÉ SOCIALE À L'ÉCOLE : OUI MAIS NON... (p. 2 à 4)



© Christian Adnin

Devant la mairie du 18^e, parents et enseignants des collèges Coysevox et Marie-Curie protestent contre un projet de fusion entre leurs établissements avec le collège Hector-Berlioz pour les premiers et le collège Gérard-Philippe pour les seconds.

Emmaüs :
deux boutiques
supplémentaires
dans le 18^e (p. 5)

Quand Airbnb
ouvre des portes
aux réfugiés (p. 8)

93 rue de La Chapelle
Un village dans
une tour (p. 10 et 11)

Grandes Carrières
Une biscuiterie et
un café tenus par
des handicapés (p. 12)

Le Hasard ludique
ouvre au printemps
(p. 12 et 13)

Montmartre
L'Histoire de l'hôpital
des animaux
(p. 14 et 15)

Exposition. Joann Sfar à l'Espace Dali (p.17)

Mémoire vive. Claude Bertin raconte
90 ans passés dans le 18^e (p. 18 et 19)

Rencontre. Antoine Cozin, poète voyou (p. 20)

Portrait. The Lord of Barbès (p. 24)

21 Jul 2017

Controverse autour d'un projet de fusion entre les collèges Berlioz et Coysevox

Conçu pour favoriser une mixité sociale, le projet est contesté à Coysevox en raison du manque de concertation préalable avec les acteurs du terrain.



© Christian Adnin

Très choqués de n'avoir pas été consultés sur la fusion des deux collèges, parents et enseignants de Coysevox et de Marie-Curie sont venus manifester le 13 décembre devant la mairie du 18^e. Ceux de Berlioz sont au contraire en majorité favorables au projet.

Les enseignants du collège Antoine Coysevox ont appris un projet de fusion prévu pour la rentrée prochaine, dès septembre 2017, entre les collèges Coysevox et Berlioz. Ce dernier est en Réseau d'éducation prioritaire (REP), le premier non. Surpris de ne pas avoir été invités aux discussions en amont et considérant qu'il ne faut pas confondre vitesse et précipitation, les enseignants de Coysevox décident alors d'utiliser leur droit de retrait et refusent de faire cours le 29 novembre dernier.

Puis tout va très vite : les délégués de parents et autres parents d'élèves prennent le relais, pétition en ligne, blogs, réunions, rassemblements devant la mairie, distribution de tracts.

Manque de confiance

Une lettre, écrite par des parents de Coysevox, est envoyée à la ministre et aux élus de Paris. Extrait : « *Le pari de la mixité sociale ne peut être gagné qu'à la condition d'obtenir la*

confiance des acteurs du projet. C'est en fédérant plutôt qu'en offensant les gens qu'on parviendra un « vivre ensemble » solide et durable. A contrario, si les élus persistent dans leur scénario de mixage au forceps d'un collège moyen avec un très faible, ils dégraderont le quotidien de plus d'un millier d'élèves. »

Cette levée de boucliers relève « *de la surprise d'être devant le fait accompli et non d'un conflit entre soi-disant bobos et pauvres. Nous sommes pour une mixité élargie à quatre collèges ou plus. Prenons le temps de construire un vrai projet de fusion réfléchi et non pas de faire un coup politique* », explique un parent.

« *Pourquoi tant d'empressement, qu'est-ce que cela cache, nos enfants ne sont pas des cobayes, ils ne sont pas responsables de la ghettoïsation des quartiers, ils n'ont pas à essuyer les plâtres des politiques désastreuses du passé... Il faut prendre son temps et construire ensemble* », déclare un autre père en colère.

Trois formules

Pour mettre en œuvre cette fusion, trois projets sont envisagés. Le pre-

mier prévoit une alternance : une année tous les CM2 intègrent l'un des collèges et l'année suivante l'autre (solution retenue par Berlioz). Le second se base sur un partage par niveau de classe : 6^{ème}/5^{ème} à Coysevox par exemple et 3^{ème}-4^{ème} à Berlioz. Un autre organiserait une affectation multicritère en fonction des vœux, quotients familiaux et distance géographique (solution retenue par Coysevox).

La première réunion plénière s'est tenue le 7 décembre au collège Berlioz, avec des représentants du maire du 18^e, de la mairie de Paris en charge des affaires scolaires, de la direction académique d'Éducation nationale, des proviseurs et inspectrices d'académie de deux secteurs du 18. La salle était pleine et l'ambiance très tendue. « *Aucune des questions posées n'a obtenu de réponses* », expliquent certains parents, présents à la réunion.

Un soutien de Berlioz

Au collège Berlioz, l'équipe pédagogique a voté à 80 % la mise en place du projet pour la rentrée 2017. « *Il y a une nouvelle équipe de direction*

depuis septembre 2016 et les enseignants de ce collège sont motivés. On veut tous faire évoluer Berlioz et nous constatons déjà des changements : presque plus de violence, peu de bagarre... Nous ouvrons une section rugby de la 6^{ème} à la 3^{ème}, nous avons une classe bi-langue anglais/espagnol, nous proposons aux parents de Coysevox de relever le défi avec nous », explique Alexis Holtz, principal adjoint du collège Berlioz. « *Dans le cadre d'Erasmus, des classes partiront en Espagne et en Écosse, je suis sûr que ça peut intéresser les parents de Coysevox. Nous, on est prêt pour ce challenge* » ajoute-t-il.

Se pose aussi la question de moyens équivalents pour les deux établissements, donc supplémentaires pour Coysevox qui n'est pas en REP. Cela comprend « *par exemple, une infirmière, une psychologue scolaire, une assistante sociale, deux conseillers principaux d'éducation, un médecin à taux plein et à demeure et le statut REP car un projet expérimental nécessite des moyens exceptionnels* », écrivent les enseignants de Coysevox, dans un tract.

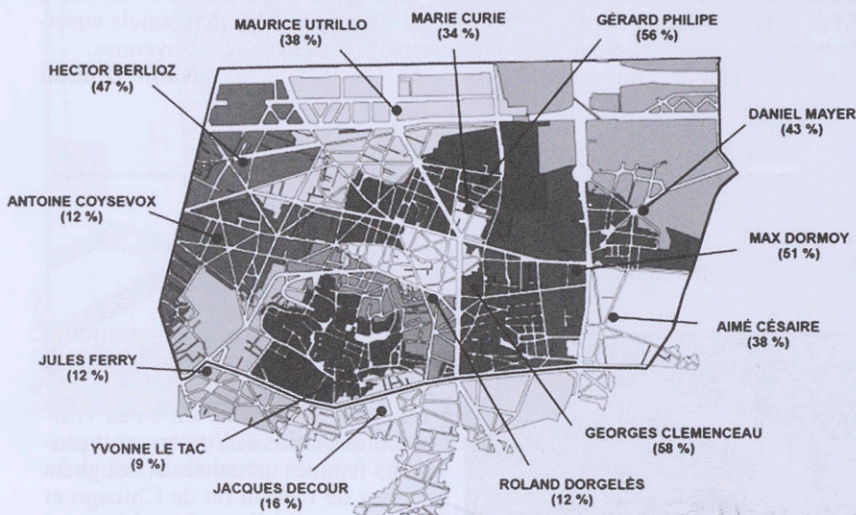
Miguel Karian

Janvier 2017

La difficile mise en place de la mixité sociale dans les collèges du 18^e

Ça coince aux collèges Coysevox et Marie Curie. Débrayages et manifestations ont eu lieu en décembre et devraient se reproduire en janvier. La mixité sociale, que beaucoup approuvent en théorie, a du mal à se frayer un chemin.

Collèges du 18^e arrondissement
(% d'élèves de PCS défavorisées)



Carte Base élève 2015-2016 recensant le taux d'élèves défavorisés dans les collèges du 18^e.

Au départ, il y a la décision du rectorat d'expérimenter un dispositif pour améliorer la mixité sociale dans les collèges. L'idée : créer des secteurs multi-collèges où les établissements « mutualiseraient » le recrutement de leurs élèves.

Une douzaine de ces secteurs étaient à l'origine prévus dans huit arrondissements parisiens. Mais le sujet étant sensible, Paris a revu ses ambitions à la baisse et aujourd'hui il n'en reste plus que quatre, tous situés dans le nord de la capitale. Et les expérimentations qui devaient démarrer à la rentrée 2016 ont été reportées à septembre 2017.

Sont concernés dans le 18^e arrondissement : le collège Antoine-Coysevox (12 % d'élèves défavorisés) qui doit être jumelé avec Hector-Berlioz (47 % d'élèves défavorisés) et le collège Marie-Curie (34 % d'élèves défavorisés) qui serait lié à Gérard-Philippe (56 % d'élèves défavorisés).

L'enquête Pisa confirme les inégalités

Dans une tribune publiée fin août 2016, l'économiste Thomas Piketty constatait que le 18^e recelait d'énor-

mes disparités territoriales souvent à quelques rues d'écart. À l'appui de sa démonstration, une carte Base élève de l'académie de Paris 2015-2016 qui recense le pourcentage d'élèves issus de milieux sociaux défavorisés. En queue de peloton : le collège Yvonne Le Tac (Montmartre) avec 9 % d'élèves issus de milieux défavorisés. Le collège Georges Clemenceau, situé à Château-Rouge, arrive en tête avec 58 % d'élèves issus de ces milieux.

Des écarts qui apportent de l'eau au moulin du classement Pisa (Programme international pour le suivi des acquis des élèves). Cette enquête menée par l'OCDE depuis 2000 mesure les performances des systèmes éducatifs des pays membres et non membres. Le dernier rapport, publié en décembre 2016, en droite ligne avec ses précédentes éditions, constate que la France reste l'un des pays où la différence de résultats selon le milieu social des élèves est la plus marquée.

Un bonus de 500 points

Mais ces inégalités ne proviennent pas uniquement de parents de milieux un peu plus aisés qui dérogent massivement à la carte scolaire. Une enquête du Conseil national d'évaluation du système scolaire (Cnesco) a lancé un pavé dans la mare en septembre 2016. « L'école hérite d'inégalités familiales mais produit, en son

sein, à chaque étape de la scolarité, des inégalités sociales de natures différentes qui se cumulent et se renforcent. » Un processus inégalitaire qui explose au niveau du collège avec des inégalités de traitement, de résultats, d'orientation, d'accès au diplôme et d'insertion professionnelle.

Afin de réduire cette « fracture sociale », le ministère de l'Éducation a lancé cette expérimentation multi-collège et a étendu à ces établissements le logiciel Affelnet créé initialement pour le choix du lycée. Celui-ci intègre la variable sociologique en octroyant aux élèves issus de milieux sociaux défavorisés un bonus de 300 points (sur un total de 1500 points) pour l'accès au collège de leur choix. Affelnet a déjà été mis en place dans les collèges des autres départements. Il ne restait plus que Paris où, jusqu'à présent, la forte densité de population, les disparités sociales d'une rue sur l'autre, et les nombreuses demandes de dérogations avaient freiné son adoption.

Et la formation des enseignants ?

Suffira-t-il de mettre en place un algorithme pour décréter une réelle mixité sociale ? Nombreux sont ceux qui en doutent, notamment ceux pour qui la formation des enseignants est un élément majeur à prendre en compte, car cette volonté de mixité les obligera à adapter leur pédagogie. Et de quelle mixité parle-t-on ? La création dans certains collèges de classes d'enseignements spécialisées pour attirer les classes moyennes (bi-langues, média, enseignement artistique, etc.) a pour effet d'agglutiner les élèves favorisés dans les mêmes classes.

« Il y a une forte ségrégation sociale au collège Berlioz, ce qui est fondamentalement inadmissible, constate un enseignant de Coysevox. Mais si on veut un vrai brassage, il faut étendre le dispositif à trois collèges, deux favorisés et un défavorisé. »

Les enseignants et parents de Marie-Curie préféreraient un regroupement avec le collège Roland Dorgelès (12 % d'élèves défavorisés), situé rue de Clignancourt. À Coysevox on lorgne également du côté de Dorgelès, mais aussi vers Montmartre et le collège Yvonne-Le-Tac (9 % d'élèves défavorisés), voire même Jules Ferry situé dans le 9^e (12 % d'élèves défavorisés).

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumojs@gmail.com

Site : <http://18dumojs.info>

Une permanence est assurée au local du 18^e du mois tous les jours de 10h à 12h

● Ont collaboré à ce numéro

Christian Adnin, Brigitte Bâtonnier, Nicolas Bertrand, Séverine Bourguignon, Virginie Chardin, Tessa Chéry, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danièle Fournier, Jacqueline Gamblin, Miguel Karian, Annie Katz, Maryse Le Bras, Inès McGriff, Hermès McGriff, Jean-Claude N'Diaye, Sophie Roux, Viviane Simon, Nina Sutton.

● Rédaction en chef : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● Correction : Angela Gosmann

● Bureau de l'association :

Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Anne Bayley, secrétaire.

● Communication et réseaux sociaux : Marie-Pierre Nedeleg

● Responsable de la distribution :

Anne Bayley, Mathieu Le Floch

● Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

● Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

● Directeur de la publication :

Christian Adnin

● Fondateurs : Noël Monier

et Jean-Yves Rognant

● Rédactrice en chef forever :

Marie-Pierre Larrivé

Dans cette course à l'excellence scolaire, souvent confondue avec l'excellence sociale, le danger est d'être considéré comme le parent pauvre. Comment réagiront les parents et les enseignants de Roland Dorgelès et d'Yvonne-Le-Tac, lorsqu'ils seront concernés par les fusions ?

Déjà en 2014, un projet de rapprochement de collèges avait mis le feu aux poudres dans le 16^e arrondissement. « Le collège Eugène-Delacroix a toujours eu mauvaise réputation ! », avait alors affirmé au Figaro une mère d'élève. Grâce à une amie qui avait accepté de la domicilier chez elle, elle avait réussi à mettre ses enfants à Janson-de-Sailly. « Delacroix accueille des élèves renvoyés de partout et d'autres venus de banlieue ! », s'était-elle indignée.

Si la fusion entre Janson-de-Sailly, accueillant des enfants issus de milieux « très aisés », et Eugène-Delacroix, fréquenté par des enfants de milieux seulement « aisés », ne répondait pas aux mêmes objectifs, les arguments contre cette fusion comportaient certaines similarités avec ceux des enseignants de Coysevox et de Marie-Curie. Notamment celui de la fuite massive des familles les plus riches vers le privé. Question : les collèges Saint-Michel, de l'avenue de Saint-Ouen, et Saint-Louis, rue Montcalm, seront-ils en

Suite page 4

L'actu du mois

Suite de la page 3

capacité d'accueillir tous les enfants dont les parents refusent les jumelages du 18e ?

Des actions en janvier

Des réunions et des actions sont d'ores et déjà programmées tout le long du mois de janvier. Des parents d'élèves du collège Marie-Curie souhaitent réunir parents et enseignants des écoles Championnet, Sainte-Isaure, Poissonniers, Hermel, Flocon, Simplon et des collèges Marie Curie et Gérard-Philippe.

Pour la conseillère principale d'éducation de Marie-Curie, une mixité a pu se constituer dans le collège de la rue Boïnod grâce à un changement de sectorisation qui a amené les enfants des écoles élémentaires Hermel et Flocon. « Chaque année, nous nous

rendons dans les écoles, nous faisons venir les parents et les élèves au collège. C'est une mixité fragile et il faut tout le temps convaincre des parents qui veulent mettre leurs enfants dans le privé. En fusionnant la carte scolaire entre Gérard-Philippe et Marie-Curie, il y aura une baisse de confiance des parents qui à nouveau vont avoir peur. »

Tous les parents et les enseignants ne sont cependant pas vent debout contre le projet. À Hector Berlioz et à Gérard-Philippe, les professeurs approuvent majoritairement ce nouveau dispositif. Ils ont du apprécier à sa juste valeur le manque d'enthousiasme de leurs homologues de Coysevox et de Marie-Curie.

« Sur toute les banderoles on lit "oui, à la mixité", remarque Jérôme Decuq, du collectif Apprendre ensemble.

Puisqu'on est tous d'accord, il faudrait utiliser toute cette énergie pour réclamer les moyens nécessaires à la mise en place d'une vraie politique de mixité sociale dans le 18e. » Le collectif Apprendre ensemble regroupe des parents du 18e qui ont constaté que la diversité sociale existant dans leur quartier ne se retrouvait pas dans les collèges. Ils ont quand même fait le pari de cette mixité en inscrivant leurs enfants dans les écoles de leur quartier.

Un report du projet ?

Le 30 janvier, le Conseil de Paris doit examiner la fusion des secteurs scolaires. Son vote est un préalable au lancement de l'expérimentation. Mais si le rectorat de Paris avait souhaité faire échouer ce processus, il ne s'y serait pas pris autrement. Une

chaîne de maladroites qui risque d'aboutir à un report aux calendes grecques de l'expérimentation. Tout d'abord parce que le dispositif qui au départ devait jumeler trois ou quatre collèges n'en regroupe à chaque fois que deux. Et pire encore dans le quartier Simplon où il implique deux établissements classés en réseau d'éducation prioritaire.

Ensuite parce que la méthode est pour le moins curieuse. Les enseignants et les personnels pédagogiques ont été officiellement informés après les parents d'élèves. Certain d'entre eux auraient même été prévenus par leurs élèves. Et enfin parce que quelques mois avant des élections majeures, il est compliqué de se mettre à dos une partie des personnels enseignants et des classes moyennes.

Nadia Djabali

La vie du 18e La chronique du mois

Tenir debout dans le chaos

Les occasions de penser et d'habiter autrement, sinon de changer un contemporain de plus en plus déconcertant ne sont pas nombreuses au point qu'on puisse les prendre par-dessus la jambe. Les 9 et 10 décembre derniers avaient lieu au Centquatre les deuxièmes rencontres organisées dans le cadre du projet transatlantique encore tout neuf (France/États-Unis) City/Cité. Les précédentes avaient eu lieu en 2015 à Chicago. Les prochaines auront lieu en juillet prochain à Detroit à l'occasion du cinquantième anniversaire des émeutes raciales de 1967.

Son nom le dit assez, City/Cité s'occupe de la ville. Si l'idée n'est pas neuve, loin s'en faut, l'amplification d'une crise politique désormais mondiale lui confère un caractère d'urgence. La ville comme alternative raisonnable à la déraison des états et aux nationalismes, la ville comme espace réaliste de construction ou de reconstruction d'une autre planète ou d'un autre ordre économique ? Comment ne pas y penser ? Comment ne pas en rêver ?

Un laboratoire du présent

Le projet rassemble informellement chercheurs, urbanistes, architectes, journalistes, militants associatifs et institutionnels, artistes, élus... autour de la démocratie urbaine envisagée comme laboratoire de notre présent autant que des temps à venir. Pour l'heure, sont très directement impliquées dans et par City/Cité les agglomérations de Chicago, de Detroit et de Paris. Qui



Le « plat de nouilles » des axes routiers et ferroviaires de la porte de La Chapelle (Google Earth).

ne voit qu'à moins d'abandonner aux démagogues, intégristes et autres « identitaristes » les questions urbaine et sociale, il y a urgence à ce que les progressistes de toutes obédiences, intellectuels, artistes, habitants singuliers, médiateurs sociaux et autres porteurs de projet ou créateurs de liens communautaires organisent sans hiérarchie de nouveaux lieux de fabrique et d'expérimentation de la pensée.

À gros traits, l'objet de City/Cité est de comprendre, de documenter, de cristalliser, de raconter, d'illustrer, d'imaginer, de stimuler ou de croiser les innovations et pratiques associant concrètement ici et maintenant les

habitants des agglomérations à l'ensemble des affaires les concernant. Lesquelles relèvent indifféremment du logement, de l'urbanisme, de l'environnement, de la vie communautaire, des transports, de l'économie locale, de l'intégration, de l'accès aux arts et à la culture, de la santé, de l'accueil des réfugiés, des politiques publiques d'inclusion... Construire ou reconstruire à partir du bas, valoriser l'expérimentation, procéder par élargissements successifs, agréger les acteurs, les approches et les savoirs, préférer la création d'un nouveau processus à la répétition du même, ne pas mépriser le concret ni les détails, soit le contraire de nos vieilles prati-

ques franco-françaises toujours promptes à faire passer le décret avant le réel...

Du bla-bla, dira-t-on ! Pas vraiment, du moins si l'on en croit plusieurs femmes urbanistes et designers venues de Detroit ou de Chicago et intervenantes à l'une des tables rondes de ces rencontres du Centquatre consacrée à l'aménagement des quartiers. Il y avait de la beauté saine et simple à les entendre raconter comment reconstruire du lien et du sens sur les ruines d'une ville devenue métaphorique de toutes les dégluges contemporaines, Detroit. Au-delà de la mise en place de circuits courts ou d'une réflexion collective autour du mobilier urbain ou encore de la création de jardins, on réalisait comment il est devenu capital de sortir les gens de l'état de découragement ou d'accablement ou de cynisme ou de haine dans lesquels ils sont enfermés et comment, le faisant, on renforce l'expérience démocratique.

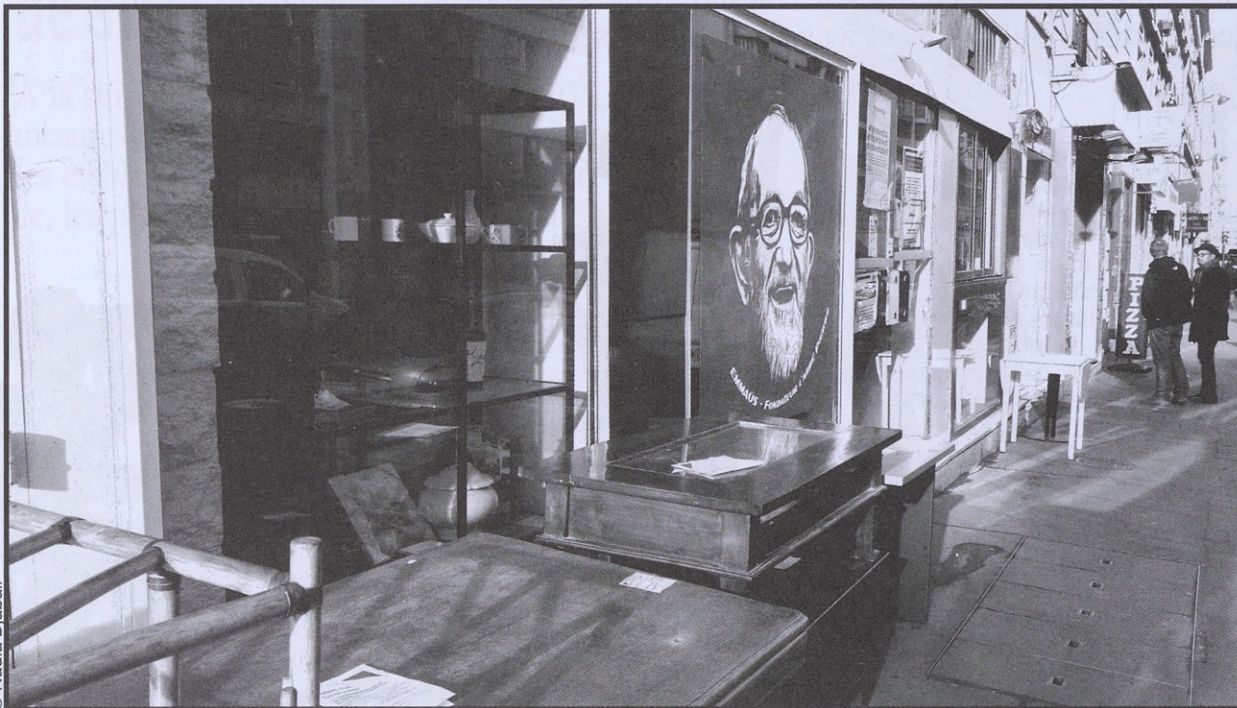
Reconstruire sur les ruines

À propos de Detroit encore, Detroit décidément, Detroit ville métaphorique de l'indécidable aujourd'hui, le même soir et dans le même contexte, à la Maison de la Poésie (Passage Molière), l'écrivaine et économiste Marianne Rubinstein présentait un inclassable essai, *Detroit, dit-elle* (Éditions Verticales). Un livre bref, incisif, faisant vibrer ensemble le chaos d'une ville qui se cherche un autre devenir, la réflexion économique, la ferveur de l'artiste et son urgence, le collectif et l'intime, c'est-à-dire tout ce qui devrait contribuer, inséparablement, à l'invention d'un autre à venir. On y revient bientôt. À toutes et à tous, une belle et heureuse année 2017 et la force de risquer.

Daniel Conrod

Emmaüs fait des petits

L'association va ouvrir en début d'année deux nouveaux magasins de vente d'occasion dans le secteur.



© Nadia Diabali

Emmaüs a déjà ouvert deux boutiques rue de Clignancourt (ci-dessus), bien avant celles des boulevards Barbès et de Rochechouart.

Simple coïncidence ou signe d'un mouvement de fond ? Dans les prochaines semaines, ce sont deux agences bancaires de l'arrondissement, le Crédit municipal de Paris et la Banque populaire, qui vont laisser la place à des boutiques solidaires Emmaüs. La première devrait ouvrir début janvier au 57 boulevard Barbès, à l'angle de la rue Labat. Les 180 m² seront dédiés aux vêtements, chaussures et autres accessoires de mode d'occasion.

Au sous-sol, les plus beaux objets, les vêtements de marque ou vintage collectés dans l'arrondissement seront photographiés pour être vendus sur le site de vente en ligne Label Emmaüs (www.label-emmaus.com). Ce dernier a été lancé mi-décembre. L'objectif est de toucher une nouvelle clientèle plus aisée, les prix de ces objets étant bien plus élevés que la moyenne de ceux pratiqués dans les autres magasins. Dans le 18e, les livres sont en général vendus à 50 centimes ou un euro, les pulls sont à moins de 10 € et les manteaux dépassent rarement les 15 €.

Attirer de nouveaux clients

La deuxième ouverture de boutique est prévue en février, au 27-29 boulevard de Rochechouart, juste en face de l'enseigne Tati, côté 9e. Cette salle de vente généraliste proposera

une grande diversité d'objets plus ou moins encombrants sur 250 m² (petits meubles, vaisselle, livres...). Un bric-à-brac similaire à ceux qui existent déjà rue de Clignancourt, à proximité du métro Marcadet-Poissonniers. Les horaires seront d'ailleurs les mêmes (mercredi et vendredi 13 h 30-18 h 30, samedi 10 h-18 h 30). En revanche, les meubles de grande taille type lits ou canapés seront envoyés dans les magasins franciliens qui disposent de plus d'espace.

Dans les deux cas, peu de travaux ont été nécessaires et l'association n'a pas eu à payer un pas-de-porte aux propriétaires, d'où des frais d'installation relativement limités. « *Nous comptons sur ces nouveaux magasins pour attirer de nouveaux clients, augmenter notre volume de vente, équilibrer le budget de notre communauté et ainsi pouvoir rémunérer les 45 compagnes et compagnons que nous accueillons* », explique Christophe Deltombe, ancien président d'Emmaüs France (2007-2013).

Appel à bénévoles

Une vingtaine de bénévoles est hébergée dans le foyer situé rue de Clignancourt et cinq travaillent dans l'arrondissement. Les six boutiques parisiennes réalisent un chiffre d'affaires d'un million d'euros par an.

« *Nos ressources sont directement liées à notre surface de vente* », souligne Christophe Deltombe. La communauté Emmaüs de Paris ne perçoit

pas de subvention de fonctionnement, à la différence d'autres associations du mouvement Emmaüs. Si elles partagent des valeurs communes et le même nom, ces associations agissent de manière indépendante.

Les magasins du 18e fonctionnent en grande partie grâce à l'engagement d'une dizaine de bénévoles. L'association recherche d'ailleurs des personnes disposant d'un peu de temps pour tenir les boutiques ou trier les dons.

Florianne Finet

Un numéro unique pour les dons

Depuis octobre, les Franciliens qui souhaitent donner des objets en bon état (encombrants ou en grande quantité) peuvent appeler un standard téléphonique. L'enlèvement à domicile est gratuit et a lieu dans les quinze jours. Pour prendre un rendez-vous, il suffit d'appeler le 01 72 955 955 du lundi au samedi, de 9h à 18h ou d'envoyer un mail à jedonne@emmauscollecte.com

Vous pouvez aussi déposer vos dons – de petite taille – chez les commerçants de votre quartier qui ont accepté de devenir des points de dépôt bénévoles pour Emmaüs. La liste est disponible sur le site : <http://don.emmaus-defi.org>

F. F.

SUR L'AGENDA

Collectes de déchets

Rue Francoeur. Mercredi 11 janvier et jeudi 26 janvier de 9h à 13h collecte des petits appareils ménagers, de matériel informatique, et des produits dangereux comme les pots de peinture, les solvants et les aérosols. 17-19 rue Francoeur

Rue Belliard. Vendredi 13 janvier et mardi 24 janvier de 9h à 13h : collecte des petits appareils ménagers, de matériel informatique, et des produits dangereux comme les pots de peinture, les solvants et les aérosols. rue Belliard en face du passage Saint Jules.

Abbesses, Olive, Damrémont, Poteau. Samedi 14 janvier de 10h à 14h : collecte des appareils électroménagers, de matériel informatique, de textile et petit mobilier, sur quatre sites : place des Abbesses, place de Torcy (marché de l'Olive), 43 bis, rue Damrémont, 38, rue du Poteau.

Conseil d'arrondissement

Le 16 janvier à 18 h 30, salle des mariages de la mairie du 18e, 1 place Jules-Joffrin.

Vœux du maire : le 12 janvier à 18 h 30 à la mairie du 18e

■ Mercredi 17 janvier Lanceurs d'alerte

Réunion mensuelle du comité Attac Paris nord-ouest : les lanceurs d'alerte, qui sont-ils ? De 19 h 30 à 22 h à la Maison des associations, 15, passage Ramey.

■ Mardi 17 janvier Accès aux droits

Présentation par l'association Droits d'urgence de la première plateforme numérique, géolocalisée, collaborative et interactive d'accès aux droits fondamentaux. 19h, salle des mariages de la mairie du 18e.

■ Mercredi 25 janvier Budget participatif

Parcours ludique et informatif de découverte du budget participatif. De 16h à 20h à la mairie du 18e.

■ Vendredi 27 janvier Libération d'Auschwitz

Cérémonie de commémoration de la libération du camp d'Auschwitz à 9 h 15 au square Léon Serpollet puis à 10h à la mairie du 18e. Chorale d'enfants des écoles et lectures de texte.

■ Samedi 28 janvier Gestes de premiers secours

Deuxième édition des Samedis qui sauvent. Initiation aux gestes de premiers secours. De 10h à 18h, sur trois créneaux horaires : 10h-12h, 13 h 30-15 h 30 et 16h-18h. Sur inscription : sélectionner la mairie d'arrondissement de son choix du 3 au 26 janvier sur www.paris.fr/samedi quisauve.

21 panneaux d'affichage pour les associations

Paris dispose de plus de 300 panneaux dédiés à l'affichage associatif. Et 120 panneaux supplémentaires devraient prendre place dans les parcs et jardins. Dans le 18e, 21 panneaux sont à la disposition des associations inscrites sur la plateforme Simpa et à la Maison des associations du 18e (MDA 18). Elles peuvent donc avoir recours deux fois par an gratuitement à ces panneaux pour communiquer sur un événement ponctuel. Mais attention pas de message à caractère commercial, religieux, politique ou pouvant atteindre l'ordre public. La durée d'exposition est d'un mois pour des documents au format vertical A2, A3 et A4. Il suffit de se mettre en relation avec la MDA 18 qui traite les demandes au fil de l'eau et dans la limite des espaces disponibles. Priorité étant donnée aux associations qui n'ont jamais bénéficié de l'affichage. Les 21 panneaux de l'arrondissement peuvent accueillir une même affiche. La demande ne peut s'effectuer que par mail avant le 15 du mois précédent la période souhaitée.

L'adresse : affiche.asso.18.paris.fr

Où voir ces panneaux ?

Quartier porte Montmartre :

12 rue René Binet, 2 rue Jean Cocoteau, 7 rue Fernand Labori.

Quartier Grandes-Carrières : place de Clichy, 172 rue Championnet, 29 rue Joseph de Maistre, 1 rue Vauvenargues.

Quartier Montmartre : 2 rue Ronard, 62 rue Lepic, 1 place Constantin Pecqueur.

Quartier Clignancourt : 4 square Lamarck, angle des rue Duc et Hermel,

Quartier Goutte d'Or : Angle des rues Boris Vian et Polonceau, 8 rue Jean-François Lepine.

Quartier Simphon : 142 rue des Poissonniers, 12 rue des Amiraux.

Quartier La Chapelle : 56 boulevard Ney, place Hébert, 19 rue Tristan Tzara, 33 rue de l'Évangile, 2 rue de la Guadeloupe.

Nadia Djabali

Un nouveau centre dentaire municipal

La mairie de Paris a ouvert fin novembre, porte Montmartre, un cabinet dentaire qui vient compléter l'offre de soins proposée par le centre médical et dentaire du 22 rue Marcadet. Les professionnels de santé ne pratiquent aucun dépassement d'honoraires. Outre les urgences et les soins dentaires habituels, le centre propose une consultation de dépistage et des conseils de prévention.

Le cabinet est ouvert du lundi au vendredi de 8 h30 à 19 h, uniquement sur rendez-vous. **F.F.**

□ 9 rue Maurice Grimaud, 01 71 28 20 51.

Dossier L'état d'urgence un an après

État d'urgence : quand l'exception devient la règle

Selon plusieurs associations, les mesures prises au nom de la sécurité menacent les libertés publiques. Face à ce risque, un observatoire est créé dans le 18e.

Les mesures d'exception prises depuis les attentats de 2015 seraient-elles devenues une drogue pour le gouvernement ? Après y avoir goûté, impossible de s'en passer ! C'est du moins l'avis de la Ligue des droits de l'homme, qui s'inquiète du nouveau renouvellement de l'état d'urgence jusqu'en juillet 2017 adopté fin décembre. L'association vient de lancer un observatoire de l'état d'urgence dans le 18e arrondissement. « *L'exception est devenue la règle et le droit commun a été contaminé par l'état d'urgence* », s'alarme la LDH. Et ce, sans que son efficacité pour lutter contre le terrorisme n'ait été réellement prouvée.

Des discriminations renforcées

L'association s'efforce de recueillir des informations et témoignages sur les possibles abus liés aux nouveaux pouvoirs confiés à la police (cf. encadré). Ces derniers sont parfois utilisés à d'autres fins que celles annoncées, déplore la LDH. Les policiers se sentent plus légitimes pour intervenir de manière très ferme, voire violente, sans que des citoyens réagissent. En témoigne le comportement de certains policiers lors de l'expulsion du foyer de travailleurs immigrés Marc Seguin, dans le quartier Marx Dormoy (voir notre numéro de février 2016).

Ce climat de guerre contribue aussi à renforcer les amalgames et les discriminations, de la part des autorités mais aussi des citoyens ordinaires, souligne l'association spécialisée dans la défense des libertés publiques. Les principales victimes de cette situation étant souvent les plus pauvres et les personnes immigrées. Un constat également partagé par d'autres ONG, comme Amnesty international.

À cela s'ajoutent des perquisitions chez des habitants qui ont aidé des sans-papiers. Avec pour conséquence « *la peur de ces derniers d'être inquiétés pour la seule raison de figurer dans le répertoire d'une personne contrôlée par la police* », témoigne Bernard Massera, membre de la LDH du 18e.

En outre, « *le lien social en est affecté, chacun ayant tendance à rester chez soi* », poursuit-il. Lors de la Fête des vendanges organisée en octo-



© Séverine Bourguignon

bre dernier, le traditionnel feu artificiel a été annulé, tout comme l'opération de piétonisation de certains quartiers à Montmartre quelques mois plus tôt.

Des analyses contradictoires

Certaines mesures autorisées par l'état d'urgence comme les contrôles d'identité, les fouilles de bagages et de voitures, ont été massivement utilisées depuis l'été 2016. Or « *elles s'inscrivent désormais le plus souvent dans une réponse banalisée à des risques et non dans un cadre exceptionnel de riposte à une menace imminente* », regrettent les députés Jean-Frédéric Poisson (LR) et Dominique Raimbourg (PS), dans un rapport publié en décembre. Ces derniers proposent d'ailleurs d'évaluer les effets du recours à l'état d'urgence sur la population. Une analyse partagée par le Conseil d'État qui rappelle le caractère nécessairement temporaire de l'état d'urgence.

À l'inverse, le syndicat de policiers Force ouvrière considère que l'état d'urgence n'a pas changé grand-chose aux moyens dont disposent les policiers au quotidien. FO déplore un alourdissement de la procédure pénale et pointe la lassitude et l'épuisement des agents. « *Nos missions sont à peu près les mêmes mais il faut être davantage vigilants. Dans le même temps, nous avons toujours des problèmes de matériel* », explique Dalila Boudada, brigadière-chef et représentante syndicale FO dans le 18e arrondissement. Les 180 gardiens de

la paix qui travaillent sur la voie publique ont été fortement mobilisés pour renforcer la surveillance des lieux culturels et touristiques du quartier, comme la Butte Montmartre.

Sollicitée par *Le 18e du mois*, la commissaire de police de l'arrondissement n'a pas souhaité répondre à nos questions, tout comme les autres syndicats de police.

Danielle Fournier et Florianne Finet

Ce que permet l'état d'urgence

Les pouvoirs publics, et notamment la police, disposent aujourd'hui de tout un arsenal de mesures de surveillance et de contrôle sur la population : interdiction de manifester, assignation à résidence jusqu'à 15 mois de suite, perquisitions administratives de jour comme de nuit (c'est-à-dire sans accord du juge), fouilles et saisies de bagages et de voitures, sans instruction du procureur. Les policiers municipaux pourront également être équipés de pistolets 9 mm.

Seul un quart des 515 perquisitions administratives menées en Ile-de-France ont été positives. Et aucune enquête judiciaire n'a été ouverte concernant les 47 personnes assignées à résidence depuis novembre 2015.

Dossier L'état d'urgence un an après

Dans les écoles et collèges, protéger en évitant de stresser les enfants

À la suite des attentats de novembre 2015, des mesures de sécurité ont été mises en place dans les établissements scolaires. Avec l'état d'urgence, les plans Vigipirate ont pris une autre forme.



© Séverine Bourguignon

La stupeur et l'émotion suscitées par les attentats du 13 novembre 2015 ont nécessité dans les établissements scolaires une prise en charge et des mesures spécifiques. « Les discussions que nous avons eues avec les élèves au lendemain des attentats avaient une autre ampleur que celles de l'après Charlie hebdo. Tout le monde était sous le choc. D'ailleurs la première journée, je ne me souviens même pas si j'ai fait cours. » À l'image d'Olivier Romain, professeur au lycée Rabelais, porte de Clignancourt, la plupart des enseignants ont passé le lundi suivant les attentats à discuter avec leurs élèves, aussi bien dans les collèges que dans les lycées. À l'école, et notamment en maternelle, on a tenu compte des demandes des enfants. Partout les mots sont choisis, étudiés, adaptés.

Des exercices d'alerte

Depuis novembre 2015, des contrôles sont effectués à l'entrée par les personnels enseignants et administratifs. On voit parfois circuler

policiers et militaires aux abords des établissements. « Je ne sens ni pression forte, ni ambiance sécuritaire », témoigne Faustine, mère d'un élève de l'école maternelle Émile Duployé, au nord de la Goutte d'Or. C'est la même sensation dans la plupart des établissements scolaires de l'arrondissement.

Une instruction a apporté de nouvelles obligations : la formation des enseignants le jour de la prérentrée, le signalement des élèves et des membres du personnel, trois exercices annuels de sécurité et de confinement, dont l'un porte sur un « attentat intrusion ». Outre la sonnerie classique indiquant la fin de la classe ou du cours, on a appris aux élèves l'alerte incendie et intrusion. L'exercice dit de sécurité et de confinement devait partout avoir lieu avant Noël.

Aux abords des écoles, on n'entend pas de critiques fortes des parents ou des élèves eux-mêmes. Ici et là quelques témoignages d'enfants ayant fait des cauchemars, ou des exercices ratés : « j'ai entendu que dans une classe de primaire, tous les

enfants ont pleuré ». Côté enseignants, une unanimité se dessine, fruit, on le devine aussi, de consignes strictes du ministère de l'Éducation nationale.

Derrière l'unanimité

De plus, face à ces événements tragiques qui ont affecté adultes – parents, enseignants, chefs d'établissements – enfants et adolescents, les critiques sont difficiles. Il faut à l'évidence protéger les abords et l'intérieur des établissements scolaires. Mais l'efficacité des mesures est quand même débattue. Des syndicats enseignants comme le SNUIPP l'expriment : « il faut trouver le juste équilibre entre le déni et la psychose ». Des fédérations de parents d'élè-

ves ont demandé que les enseignants puissent être formés aux premiers secours afin d'être préparés et de pouvoir « intégrer des gestes de façon naturelle ». « Nous avons participé aux gestes premiers secours un peu avant les vacances de la Toussaint. La semaine de la prévention, en janvier, pourrait être l'occasion de mieux les maîtriser », selon Chantal Samuel-David, présidente de la FCPE du 18e.

Pour les élèves, notamment en collège et lycée, indistinctement en public ou privé, la vie semble avoir repris son cours : « à part le contrôle à l'entrée et l'exercice de sécurité, rien n'a changé ». Les sorties scolaires reviennent, doucement, pour les plus grands. **Sophie Roux**

Un impact inégal sur les lieux culturels

Parisiens et touristes provinciaux sont toujours au rendez-vous dans les lieux culturels de la Ville. À l'inverse, les étrangers ont tendance à délaisser la capitale

Pas de forte diminution de la fréquentation des salles de spectacles. Tel est le résultat plutôt rassurant d'une enquête récente sur les pratiques culturelles des Français. « Le rapport au secteur du spectacle ne semble pas avoir été modifié en profondeur », selon le baromètre. Qu'en est-il dans le 18e ? Les Trois Baudets, dont la programmation est centrée sur la chanson francophone et dont « le

public est essentiellement composé de Parisiens qui ont continué à venir », la saison est « normale », selon le directeur. Mais le cabaret du Lapin Agile subit une diminution très nette de sa fréquentation, sous l'effet d'une certaine désaffection de la clientèle étrangère. Pas de communication sur le sujet du côté de la Cigale et du Moulin Rouge.

Musées et galeries

Du côté des lieux d'exposition et musées, les analyses sont plus ou moins poussées. À la Halle Saint-

Pierre, le nombre global de visiteurs de la librairie, du café ou des expositions a baissé. Près de 30 % en moins pour les expositions payantes en raison de la désaffection des Américains et des Japonais.

Un son de cloche très différent de celui entendu au Musée de Montmartre. Le maintien de la fréquentation y est le fruit d'une réflexion et d'un travail. La directrice signale « qu'il n'y a pas de baisse des entrées, même plutôt une légère augmentation ». La raison : « nous avons touché davantage de Français,

de Parisiens, de Franciliens, ce qui a largement compensé la baisse du public étranger. Et encore faut-il faire la différence entre les touristes du Mexique, de Russie et du Canada, qui viennent moins, et les Américains et Chinois, aussi présents qu'en 2015 ».

Au Bal, la galerie photo indépendante située à côté de la place de Clichy, on note que l'exposition organisée en décembre sur la revue japonaise culte Provoke s'avère une des meilleures en termes de public. Sans

Suite du dossier p.8

avancer de données précises, on souligne cependant que « la fréquentation a fléchi juste après les attentats et en été, période où viennent surtout des étrangers ».

Une sécurité coûteuse

Les mesures de sécurité prises par les salles de spectacle après les attentats ont nécessité d'embaucher des vigiles, d'où parfois des difficultés budgétaires. Au Musée de Montmartre, on a préféré au contraire, traiter le problème en interne afin de « parvenir à un équilibre global tous seuls », précise la directrice. Mais il est vrai que « les lieux sous tutelle publique sont strictement soumis à la nouvelle réglementation ».

Danielle Fournier

Hôtels et restaurants touchés

À Paris, les hôtels et restaurants parisiens ont été parmi les premiers concernés par la baisse de fréquentation des touristes étrangers à la suite des attentats. Sur les puces de Clignancourt, « ça revient doucement mais nous sommes très loin de notre niveau d'avant novembre 2015. Même les touristes de province ne sont pas encore de retour », déplore David Chekroun, président du syndicat des commerçants du marché qui compte 450 emplacements. « Il n'y a pas assez de policiers qui patrouillent », selon lui.

Toutefois, dans le 18e, certains s'en sortent mieux que d'autres. À l'hôtel Terrass par exemple, un cinq-étoiles de 92 chambres récemment rénové, le taux de remplissage est redevenu très élevé après un début d'année difficile. Les raisons de cette situation à contrecourant de la tendance parisienne ? « C'est une clientèle de quadras qui sort, voyage, sait que les attentats peuvent arriver partout et a donc choisi de vivre sa vie », explique la directrice de l'hébergement. La multiplication des promotions a aussi permis de limiter les dégâts. Même constat à l'hôtel Mercure, une des plus grosses structures de l'arrondissement, avec 300 chambres.

Danielle Fournier et Florianne Finet

Quand Airbnb ouvre des portes aux réfugiés

Airbnb au secours des réfugiés ? L'idée paraissait improbable, et pourtant c'était vrai. Le 12 décembre, au Sunset, rue Ordener, se tenait une réunion destinée à trouver, parmi les hôtes Airbnb du quartier, des hébergements pour quelques demandeurs d'asile.



Atmosphère bon enfant dans la grande salle du fond tapissée d'un drôle de papier bleu roi moucheté de taches blanches. Vin et amuse-gueules à volonté (addition réglée par Airbnb). Une trentaine de personnes avaient répondu à l'invitation lancée par la firme californienne à ses hôtes du 18e arrondissement (un peu plus de 5 000).

« Vous savez, je loue un appartement, mais j'ai besoin de cet argent pour vivre. Et je ne suis sûrement pas la seule... » s'excuse une nouvelle arrivante. « Ne vous en faites pas » lui répond gentiment Florent Sciberras, employé Airbnb et hôte de la soirée, en lui collant un macaron à son nom sur la poitrine ; « certains hôtes Airbnb font ça pour se payer des vacances. Alors, ils peuvent

héberger une famille au moins une fois par an. »

Agir est simple

Avec un parc de 70 000 logements offerts à la location à Paris par la start-up de San Francisco, il y a en effet de quoi loger du monde ! L'idée du rapprochement est venue, comme souvent les bonnes idées, un peu par hasard. En septembre 2015, une amie de Florent, Camille Gervais, indignée par les conditions faites en France à tous les malheureux contraints de fuir la guerre dans leur pays, créait avec quelques copains de la fac de droit, une petite association pour tenter de leur venir en aide, Réfugiés, bienvenue, avec comme devise « Agir n'a jamais été aussi simple. Ouvrez votre porte ».

Florent, qui n'est pas seulement l'un des 35 employés d'Airbnb à Paris, mais loue aussi son petit appartement du 10e arrondissement quand il part en vacances, a décidé d'ouvrir

la sienne. Camille lui a présenté Amjed, étudiant originaire de la région d'Alep. Il ne parlait pas français mais était bien décidé à finir ses études de médecine à Paris ! Impressionné et séduit, Florent lui a laissé son appartement pour trois mois, tandis qu'il se réfugiait chez ses parents en banlieue.

Quelques belles histoires

Pour l'aider à apprendre notre langue, il a lancé un appel de fonds sur le site de financement participatif (crowdfunding) Humaid.fr. Il avait 45 jours pour trouver les fonds et en 8 jours seulement, a recueilli les 5 700 € nécessaires pour qu'Amjed puisse s'inscrire à la fac en septembre. « Aujourd'hui, non seulement nous ne parlons plus que le français, mais Amjed est en première année de médecine ! »

Les belles histoires comme celle-là ne sont pas légion, bien sûr. Mais, en un an, Réfugiés bienvenue a réussi, avec peu de moyens (tous sont bénévoles), à loger une soixantaine de demandeurs d'asile. Et, dit Camille en souriant : « Ce qui est drôle, c'est que si les gens sont un peu méfiants au début, c'est souvent à l'heure du départ de leurs invités qu'ils sont tristes ! »

Un hébergement suivi

Dernier détail : il n'est évidemment pas nécessaire d'être hôte Airbnb pour ouvrir sa porte. Réfugiés bienvenue travaille avec plusieurs associations, les réfugiés dont s'occupe l'association sont des gens de confiance ; elle assure en outre un suivi pendant tout l'hébergement et règle les petits problèmes de communication qui peuvent se poser entre personnes de cultures différentes (il n'y a jamais eu de plus gros problèmes).

Quelques chiffres pour finir : sur quelque 80 000 demandeurs d'asile, la France n'a accordé ce statut qu'à 16% en 2015 (contre 40% en Allemagne et 56% en Suède). 30% d'entre eux sont logés par l'Etat (femmes et enfants prioritaires), les autres sont condamnés à la rue car ils sont sans ressource : tant qu'ils n'ont pas obtenu le statut de réfugié, ils n'ont pas le droit de travailler.

On peut contacter l'association sur son site : <https://refugiésbienvenue.com>, ou encore aller les voir directement, le samedi après-midi, lors des « cafés curieux » qu'ils organisent tous les quinze jours dans un café aux Gobelins.

Nina Sutton

L'équipe du 18e du mois vous souhaite une très belle année 2017

Goutte d'Or-Château-Rouge

Contre une antenne à Château Rouge

Le projet de l'opérateur Free d'installer une antenne relais téléphonique sur le toit du 46 boulevard Barbès suscite l'inquiétude dans le quartier. Deux collectifs d'habitants se sont constitués pour s'opposer à cette installation : Stop antenne Château rouge, qui a écrit une lettre ouverte à la maire de Paris, et Pas d'onde à Château rouge. Ce dernier a lancé une pétition sur le site change.org dénonçant le manque d'information des habitants et les risques encourus : « *Les étages les plus élevés seront les plus impactés, mais tout le monde aura sa dose d'onde !* » Il rappelle que cinq nouvelles antennes relais sont prévues dans le 18e.

MOF



© Nicolas Bertrand

Un Noël à la Goutte d'Or

Tout enfant à droit à un sourire, c'est tout simplement le partage » déclare Rachid Arar, le président de l'association la Table ouverte, pour donner le sens de cette initiative. Pour la troisième année consécutive, la Table ouverte organisait juste avant Noël, en collaboration avec la cathédrale américaine, une distribution de jouets pour les enfants de la Goutte d'Or. 300 cadeaux ont ainsi été offerts aux enfants, dont 135 participent aux centres de loisirs.

Nicolas Bertrand

La Chapelle

Danser sa vie à La Chapelle

Des ambitions fortes et un joli programme au 93 rue de La Chapelle : « se réapproprier son environnement, comme construction sociale, et son corps dans son environnement ».

Une permanence chorégraphique ouverte tous les lundis et vendredis soirs. Voilà une activité singulière que propose l'espace de vie sociale du 93 Chapelle depuis septembre 2015, en plus de la zumba, du sport, de la photo, du tricot, de la ludothèque... Il s'agit pour Laetitia Angot, danseuse et habitante du quartier, de « *créer un temps où des hommes et des femmes se retrouvent pour libérer à la fois leur esprit et leur corps, en investissant l'espace comme ils le sentent* ». C'est par la danse que le groupe crée quelque chose ensemble.

Plus qu'un cours

Dans ce quartier en pleine transformation, elle a cette volonté d'animer « *un groupe de travail, avec un projet inscrit sur la durée, dans un environnement donné. On invente au fur et à mesure des attentes des habitants et des partenaires. On travaille sur de la matière vive, autour du vivre ensemble. On est toujours en improvisation avec le réel, le quotidien.* » Cette formule, à mi-chemin entre la danse forum ou la danse parlée, autorise l'expression libre. Elle permet de constituer des groupes de pratique et de création évoluant au fil du temps. Le groupe n'est pas figé, les nouveaux membres sont bienvenus. Des artistes, des écrivains, des musiciens viennent même de temps en temps.

Si chaque permanence est une nouvelle création à part entière, avec une couleur et une patine particulières, et en même temps la poursuite d'un travail qui s'inscrit dans la durée, on retrouve des éléments communs. Sur un fond musical continu, chacun et chacune se met d'abord à l'aise. Puis est invité à activer peu à peu tous ses membres : pieds, plante de pieds, doigts, bras, épaules, fesses, genoux... on se défait des tensions, on s'approprie



© Jean-Claude N'Diaye

Poésie, émotions, humour : la danse crée des échanges entre les participants d'âges et de cultures fort différents.

l'espace en même temps que chaque partie de son corps. En fonction de sa personnalité, on prend sa part dans la construction d'une expérience partagée. Il y a de la poésie, de l'échange, des émotions, de l'humour, des sensations, du lâcher prise...

Casser les préjugés

Le public est constitué d'hommes et de femmes, d'âges différents, de cultures multiples. Ils participent tous activement, impliqués, concernés. C'est aussi, semble-t-il, le constat des spectateurs qui ont assisté cet été à une représentation par des adolescents, lors des séances de cinéma en plein air, à l'issue d'un stage de 15 jours avec Laetitia Angot.

La permanence chorégraphique se déplace aussi une fois par mois, place Mac Orlan, à l'occasion de la Bonne tambouille, un événement créé par des habitants de la porte de La Chapelle : elle devient alors la table chorégraphique.

L'un des objectifs de la permanence chorégraphique était, au départ, de changer l'idée selon laquelle la danse contemporaine – puisque c'est bien de ça qu'il est question – est une danse d'élite. En cassant les préjugés, les représentations d'une danse d'experts, d'exploits, de performances... Quand on constate le plaisir que prennent ceux qui participent aux permanences, il semble que le pari est gagné !

Sophie Roux

Le village vertical de la tour 93

Dans cette tour de la porte de La Chapelle, une vie sociale très active s'est développée autour de l'association des locataires Vivre au 93 et de plusieurs autres partenaires.



L'atelier tricot rassemble autour des pelotes de laine un groupe majoritairement composé de femmes.



Le dimanche, c'est cardio-training et gymnastique au 93, un moment animé par Mehdi.

Dans le quartier en pleine transformation de la porte de La Chapelle, la tour de La Sablière, au 93 rue du même nom, dresse ses 27 étages depuis... 1972. Juste en face de l'autre géante du quartier, la tour de La Chapelle, de quatre ans son aînée. Après l'an 2000, la tour, marron à l'origine, a été repeinte en beige et bleu gris mais elle arbore toujours sur son toit une enseigne publicitaire lumineuse, repérable de loin.

Ces deux tours figurent parmi les plus hauts bâtiments de Paris et ont été conçues par le même architecte, André Remondet, mais leurs destins furent différents. Alors que la tour de La Chapelle est une copropriété, la tour du 93 était à l'origine dédiée à l'origine aux agents de la SNCF dont La Sablière était le bailleur social. Depuis les années 1990, il n'est plus nécessaire d'être cheminot pour y accéder. La tour compte 208 logements, dont une large majorité de trois, quatre et cinq pièces. Au rez-de chaussée, un bureau et des commerces. Et une vie sociale animée.

Des activités sociales

Aujourd'hui douze de ces appartements ont été attribués à un public en très grande difficulté. L'œuvre Falret, un organisme qui s'occupe notamment de jeunes en réinsertion, a en charge quatre de ces douze appartements ; elle dispose aussi d'un

Mehdi : pour que ça change

Depuis petit, je fais de la musculation, précise le jeune animateur de cardio-training. Je suis diplômé d'un BP JEPS (brevet professionnel gymnastique) obtenu 2 ans après le bac à Louis Armand dans le 15^e. En 2016, j'ai obtenu mon diplôme de professeur d'arts martiaux chinois, le Win Chung, inventé par une femme chinoise prénommée Kim Wing. C'est un art de self défense et de combat rapproché vieux de 300 ans et popularisé par Ip Man et Bruce Lee. J'aime la beauté des mouvements et l'efficacité. J'ai commencé il y a 6 ans à l'académie Wing Chun traditionnelle avec un maître, Didier Beddard, grand maître international. J'enseigne dans son école ainsi qu'au dojo de Grenelle. C'est une formation tout au long de la vie. J'y vais tous les jours sauf le dimanche. À côté, je travaille comme assistant d'éducation en collège pour des raisons financières et pour aider les jeunes. Je vois que la génération s'est dégradée depuis 5 ans. Je vois encore des jeunes qui traînent de minuit à 2 h du matin. Et j'ai envie de donner d'agir pour que cela change. » **V.C.**

La Chapelle



Ci-dessus: Jean-Michel Métayer, le président de l'association de locataires Vivre au 93 Chapelle. Derrière lui, des habitants de la tour et du quartier en apprentissage du français.



Ci-contre: La tour 93 abrite également un espace d'accueil pour les jeunes enfants et les parents.

bureau pour les éducateurs. Par ailleurs la co-location organisée s'est introduite dans l'immeuble au niveau de trois ou quatre appartements. Tout ceci a entraîné un rajeunissement de la population.

40% des locataires sont nouveaux, d'où un changement social dans cette sorte de village vertical. 900 personnes vivent aujourd'hui dans la tour. Dans ce lieu inhabituel, ils peuvent bénéficier d'une surveillance, 24 heures sur 24, assurée par deux vigiles et quelques caméras. Par ailleurs, il y a cinq étages de parking. Depuis 4 ans, des travaux importants de mise aux normes ont été effectués. Un espace de 180 m² de salle a été rénové au rez-de-chaussée, avec un coin cuisine, une grande salle bibliothèque, deux salles de sport...

A l'époque de la SNCF, il existait déjà une salle d'accueil commune au rez-de-chaussée de la tour. Cette pièce pouvait servir pour les fêtes familiales, les départs en retraite, etc. Ce principe, maintenu au fil des années, a même pris une plus grande ampleur.

Une association dynamique

En effet, Jean-Michel et Maryvonne Métayer, deux retraités très actifs et investis dans la vie du quartier, ont mis en place une amicale de locataires Vivre au 93 Chapelle depuis 2011. Une adhésion modique annuelle de 5 € est demandée aux habitants de la tour et aux gens du quartier pour parti-

ciper aux diverses activités mises en place au fil des ans.

En 2011, une convention a été signée entre la Sablière et le centre social Torcy. Le 15 novembre dernier, une nouvelle convention a été mise en place. C'est aujourd'hui l'association Vivre au 93 Chapelle qui gère indépendamment le lieu, avec uniquement les charges locatives à régler. Ils sont subventionnés par la Caisse d'allocations familiales de Paris à hauteur de 15 000 € par an car ce lieu est reconnu comme un espace de vie sociale dans un quartier en politique de la Ville.

Des centres culturels et sociaux collaborent avec l'association de la Tour. De ce fait, l'association Vivre au 93 Chapelle a pu embaucher une personne de la tour, Anne-Charlotte, originaire de Picardie et mariée à un Ukrainien. Ils sont arrivés dans la tour en 2011, à la naissance de leurs jumeaux. Anne-Charlotte a commencé comme secrétaire de l'association en tant que bénévole. Actuellement,

elle a un contrat aidé (adulte-relais financé pour une durée de trois ans depuis le 1er septembre dernier). Elle est en CDD en tant que médiatrice socio-culturelle. L'association est composée d'une quinzaine de bénévoles mais dans la réalité seule cinq six personnes font fonctionner le système à plein temps.

Lire, parler français, filmer

L'association mène tambours battants un nombre impressionnant d'activités auxquelles participent une grande partie de la population de la tour et d'autres habitants du quartier. De plus, différentes associations travaillent en collaboration avec eux. Notamment Traces de Vie qui fait un travail d'alphabétisation avec les femmes, en majorité asiatiques, notamment tamoules, à partir d'un tournage de film. De son côté l'organisme Atouts cours enseigne le français.

« Dans le cadre de la Politique de la Ville, on travaille avec l'équipe de développement local Chapelle-Aubervilliers, explique Jean-Michel. Grâce à eux, nous sommes en relation avec des institutions culturelles, dont l'Orchestre de Chambre de Paris. Avec moi, la jeune Anaïs, éducatrice dans le quartier, donne des cours pour les femmes tous les mardis. Par ailleurs nous travaillons avec la Compagnie du Son des rues qui réalise des films documentaires ; elle est missionnée par l'équipe de développement local pour leurs actions et les tournages avec les gens du quartier. »

Des jeunes du quartier ont réalisé pendant les stages de l'été dernier un film documentaire, Tous différents. Une projection a été organisée dans les locaux de la tour.

« Nous avons un autre projet de film sur cette tour et ses habitants, ajoute Jean-Michel. Nous aimerions le réaliser avec cette compagnie. Par ailleurs, nous avons également, une permanence chorégraphique animée par une fille du quartier qui a sa propre compagnie. »

Avec Jean-Claude, un de nos photographes du 18e du mois, nous avons ainsi pu partager avec beaucoup de plaisir une magnifique expérience de vie collective, grâce à l'accueil formidable de Jean-Michel et Maryvonne, le duo de choc de l'organisation de la vie sociale de la tour.

Nous remercions également toutes les personnes de La tour et du quartier de nous avoir réservé un accueil aussi chaleureux.

Virginie Chardin
Reportage photo:
Jean-Claude N'Diaye

Gym, écriture et tricot

J'ai eu la chance de participer à plusieurs des activités régulièrement proposées dans la tour. Le dimanche, c'est cardio-training et gymnastique avec Medhi, un jeune de la tour âgé de 26 ans, brun et souriant et avec une belle carrure sportive (voir encadré). J'avais envie d'essayer mais le rythme était beaucoup trop soutenu pour moi. Mehdi anime cette activité trois fois par semaine et Anaïs, éducatrice dans le quartier, a mis en place un cours spécial femme plus doux.

J'ai pu aussi partager l'apprentissage de l'écriture en français animé par Marc et Claude, bénévoles à Atouts cours, trois matinées par semaine. Le public est en majorité composé de femmes d'origine africaine et maghrébine et, ce jour là, d'un migrant soudanais. J'ai admiré la vivacité et la grande volonté pour apprendre notre langue, si complexe à écrire pour des étrangers. L'une des femmes m'a interpellée pour que je participe com-

me elles en allant au tableau. J'ai là partagé un moment de générosité.

Enfin, j'ai participé à l'atelier tricot en compagnie d'une majorité de femmes et d'un petit garçon. Un grand moment de détente. J'ai eu le droit de choisir une pelote de laine et une paire d'aiguilles ; j'ai ainsi commencé une écharpe de couleur rouge. Tout en discutant avec les participantes, j'ai appris qu'elles avaient récemment réalisé une série de bonnets aux couleurs locales du Canada pour un groupe de Canadiens qui doit venir prochainement en France.

Pour finir, lors de cette semaine de prise de contacts avec Jean-Michel, le président de l'association Vivre au 93, et sa femme Maryvonne, une nouvelle activité voyait le jour : le café du matin, entre 8h et 10h dans les locaux de l'association. À suivre...

V.C.

Grandes-Carières

Des travailleurs handicapés aux manettes d'un café et d'une biscuiterie

Après trois ans de chantier, le bar d'insertion Championnet doit ouvrir au printemps 2017.



La formidable équipe du café Championnet fin prête pour l'ouverture ; elle a reçu le parrainage du célèbre chef Thierry Marx.

Il y aura une belle cuisine et deux salles, l'une ouverte pour le déjeuner du mardi au samedi et l'autre qui pourra être pri-

vatisée pour l'équilibre financier du projet. Le café sera tenu par deux encadrants et huit travailleurs handicapés. Ce sera donc un lieu d'emploi pérenne, mais aussi un lieu de formation qui doit servir de passerelle pour « intégrer le milieu ordinaire », selon Cécile Bertrand, directrice de l'Esat qui, depuis 2012, a rejoint l'as-

sociation Championnet. En 2009 cette association cherchait une structure solidaire pour reprendre la gestion du foyer. De son côté, l'établissement et service d'aide par le travail (Esat) de Ménilmontant, fondé en 1970, avait envie de développer un projet de restauration. Cet Esat, l'un des 32 à Paris, existe depuis longtemps et accueille

de nombreux travailleurs handicapés : le but est de faciliter l'intégration et l'insertion professionnelle par le travail. Pour cela, divers ateliers ont été développés. C'est ce qui a permis la collaboration entre les deux structures et l'ouverture du café Championnet en septembre 2011. Cependant, l'ensemble devant alors fermer en juin 2014, les travaux entrepris à l'époque ont été modestes.

Le biscuit de Marcelle

Il en va tout autrement aujourd'hui. La rénovation a été mise à profit pour peaufiner le projet et les futurs travailleurs sont dans les starting-blocks. En effet, tout a été refait et le projet a été repensé. Le café est donc conçu comme un « outil » qui permet d'accueillir des travailleurs handicapés aussi bien de manière durable que pour des stages de découverte ou d'admission.

Grâce au parrainage de Thierry Marx, l'idée d'un nouvel atelier est née. Il y aura aussi une biscuiterie sur 51 m² et une « recette de biscuit unique et originale » imaginée au sein de l'Esat : « le biscuit de Marcelle », sa fondatrice en 1970 et maman d'un enfant trisomique. Un bel hommage ! Les biscuits seront produits et emballés sur place et un partenaire important et prestigieux doit acheter une grande partie de la production : Air France. Pour l'heure, c'est la fin du chantier, l'heure des finitions et des préparatifs d'une équipe impatiente de se mettre au travail et de rencontrer son public !

Danielle Fournier

□ 192 rue Championnet

Clignancourt

Dessine-moi un espoir !

La Cité Montmartre aux artistes sort de ses murs. Des résidents artistes invitent les passants à dessiner ou à écrire leur espoir.

Sur les grilles de ce magnifique édifice des années 30, les créateurs en herbe exposent leurs œuvres à côté de celles de 25 des artistes de la Cité. Une deuxième édition aura lieu au printemps avec 28 autres artistes, suivie d'une troisième période à l'automne prochain. Tout récemment, un groupement d'artistes a trouvé nécessaire d'ouvrir la Cité au public dans un esprit plus culturel que celui des Portes ouvertes, qui se tiennent chaque année en novembre.

Sortir du vaisseau

Ces médiations sont organisées dans la rue, les mercredis et samedis, de 11 h 30 à 13 h 30. Pascal Houdart, artiste résident et responsable de l'Association des locataires de Montmartre aux artistes (Alma) s'exclame : « C'est une première ! Les Portes ouvertes ont plutôt une vocation commerciale et concernent une trentaine d'artistes. Là, on a voulu sortir de notre vaisseau pour aller vers le public. Le thème "Dessine-moi un espoir" a fait l'unanimité auprès de la cinquantaine d'artistes désireux d'y participer ».

Cette période créative est constituée des œuvres de 25 artistes et de celles du public, durant l'hiver. Jusqu'au 3 février a lieu l'exposition, constituée de 25 panneaux. Cinq panneaux sont restés vierges afin de recevoir les interventions dessinées et/ou écrites du public. La deuxième commença vers avril prochain. « Là, 28 nouvelles œuvres prendront la place des

précédentes. En effet, nous sommes limités par les 60 mètres de grille » précise Pascal.

Expos itinérantes

Quant à la dernière phase qui débute à l'automne prochain, elle permettra de restituer tous les dessins et écrits réalisés. Les œuvres, elles, seront exposées dans les quartiers dits prioritaires, à savoir porte Montmartre, la Moscova, Blémont et Clignancourt sur les Maréchaux. « Nous avons travaillé avec des éducateurs de rue d'ARC 75, pour réaliser des médiations auprès de jeunes de 13 à 25 ans », ajoute Pascal. « Pour choisir les œuvres, un gros travail de direction artistique sera nécessaire, ainsi qu'une sélection par les jeunes des quartiers prioritaires. Par ailleurs, les expositions des trois périodes sont amenées à être itinérantes ; toujours avec le même concept : expositions et médiations assurées par les artistes eux-mêmes », explique Pascal.

Fruit du hasard

Des petits jardins, de beaux arbres et des courtes insolites agrémentent cette Cité des artistes. Construite en 1925, elle permet aujourd'hui à 170 peintres, sculpteurs, photographes et cinéastes d'exercer leur art. En 1978, les locataires de la Cité créent l'association Alma pour la promotion des auteurs dans leur cadre de vie. En 1993 ont lieu les premières Portes ouvertes des ateliers au public qui se perpétuent chaque année en novembre et prochainement, au printemps.

Pascal Houdart raconte que c'est un concours de circonstances qui l'a attiré dans le 18e : en effet, on lui a proposé un atelier dans cette Cité et il y vit maintenant depuis quatorze ans



Artistes et habitants mettent la touche finale à l'une des œuvres exposées sur les grilles de la cité d'artistes.

avec sa femme, illustratrice et ses enfants. Trois mots pour décrire le 18e : art, multiculturel et social, avant de filer chercher ses petits à l'école.

N'hésitez pas à venir participer à cet espoir !

Virginie Chardin

□ 189, rue Ordener

Coup de cœur

Bienvenue à Hippocampe



Rien que du frais sur le bel étal de la nouvelle poissonnerie rue Custine.

Il manquait une poissonnerie pour compléter le casting d'un quartier Ramey en plein renouvellement. En quelque trois années y ont ouvert des commerces de proximité diversifiés et très accueillants, tenus par une population jeune et dynamique (fromagerie, boulangerie, épicerie, caviste, fleuriste, showroom, etc.) sans oublier les librairies et papeteries pour enfants. Depuis le 6 décembre, Hippocampe s'est installé en lieu et place de l'ancienne boutique Mauvaises graines.

Paris et Yassine, deux frères poissonniers avertis, ont franchi le pas. Ils ont répondu à une annonce de la mairie qui réservait ce local exclusivement à une poissonnerie. Après moult travaux d'emménagement, Hippocampe voyait le jour.

On y trouve tout ce qu'une poissonnerie classique peut proposer, huîtres (dont celles de l'Étang de Thau), sardines, harengs entiers ou en filets,

crevettes grises ou roses et gambas bios de Madagascar, langoustines fraîches et tous les poissons issus de la pêche française, tarama, différentes salades à base de crevettes et poulpes. Le vivier, alimenté par une cascade, abrite tourteaux et homards pour l'instant. Dans la boutique, un coin est réservé à la dégustation, Paris et Yassine voulant faire évoluer le concept de la poissonnerie.

Les fournisseurs sont pour la plupart des producteurs locaux de Normandie et Bretagne. Rungis complète l'approvisionnement. Les tarifs sont raisonnables pour s'adapter à la demande du quartier. Des livraisons à domicile sont envisagées pour des clients à mobilité réduite.

Michel Cyprien

q Hippocampe, 25, rue Custine, 06 09 48 60 33 et 06 15 55 61 77. Ouvert du mardi au samedi de 8 h 30 à 20 h sans interruption, le dimanche de 9 h à 14 h.

Habitants et scénographes décoorent le futur Hasard ludique

L'ouverture du Hasard ludique, dans l'ancienne gare de Saint Ouen, sur la Petite ceinture, est confirmée pour le printemps.

Pour célébrer cette ouverture tant attendue, quatre week-ends d'affilée sont prévus pour mettre en marche et découvrir le lieu. L'équipe n'est pas inconnue, loin de là : le projet présenté par le Hasard ludique avait retenu l'attention des conseillers de quartiers, puis avait été sélectionné par la mairie de Paris. Depuis des travaux considérables de métamorphose de la gare ont été entrepris.

Le projet participatif de « la Fabrique

du Hasard ludique » est mis en place. La première phase de réception et vote sur les 246 propositions d'idées s'est poursuivie par un deuxième temps : les « bâtisseurs » de la fabrique du Hasard ludique. Ils sont maintenant plus de mille impliqués dans la recherche et la définition de l'identité graphique du futur lieu.

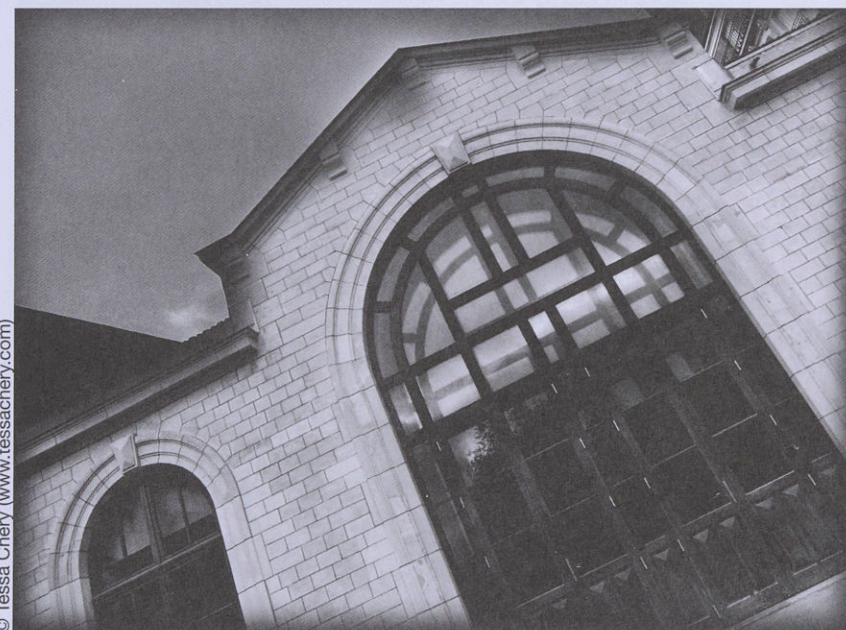
Trois scénarios

Fin octobre des ballades urbaines ont permis à plusieurs groupes de volontaires motivés de partir avec des appareils

photo à la recherche de motifs, matières, formes, sans directives contraignantes. Quatre secteurs autour de la gare ont été couverts et 2 000 photos ramenées. Cette banque d'images a servi de base aux deux collectifs professionnels venus de Nantes : Appelle-moi papa et Barreau et Charbonnet.

À partir de cette matière ils ont imaginé trois scénarios, soumis au vote fin novembre : les graphistes et scénographes ont proposé des motifs, des couleurs, un petit texte, et c'est le scénario numéro 1 qui a été retenu par la majorité des 320 votants. On y trouve les termes de « contrastes, entre les matières, les couleurs, la typo ». Ce sera le fil rouge du travail à venir où il sera encore fait appel aux habitants. On annonce des ateliers de sérigraphie pour décliner le logo sur divers supports, et une collecte d'objets : on pourra confier au Hasard ludique un objet qui sera intégré dans la déco du lieu !

En point final, un atelier/chantier participatif est prévu dans la gare pour customiser le mobilier. Chacun peut dire son mot et mettre la main à la pâte. Un appel à projet est d'ores et déjà lancé à toutes les associations ou structures qui voudraient programmer des cours ou des stages. La salle équipée de 38 m² les attend : 20€ TTC de l'heure. Il suffit de prendre contact via le site ou par téléphone avant fin janvier. **D.F.** □ www.lehasardludique.paris



Montmartre

La longue histoire de l'hôpital pour animaux à Montmartre

Fondé en 1836, développé en 1882 par le docteur Frégis, cet établissement précurseur a accueilli les expérimentations de Pasteur. Il a fonctionné sur la Butte pendant 160 ans !



Affiche publicitaire de l'infirmerie pour chiens et chats de la rue André Del Sarte.

Au XIX^e siècle, en ville, les animaux sont très présents : chiens et chevaux d'attelage, veaux et vaches, cochons, poules... peuplent les rues et les arrière-cours ! Le premier « hôpital » destiné aux animaux a été fondé en 1836 par Camille Leblanc, fils d'un enseignant de l'École vétérinaire d'Alfort qui, lui, avait créé une « infirmerie pour les chevaux et les chiens ». C'est à Montmartre, rue André del Sarte que Camille ouvre son « hôpital ». En fait, il se limitait alors à une petite infirmerie « spécialement réservée aux animaux de compagnie ».

Réservé aux chiens

La nouveauté : l'objectif n'est pas de prendre en charge les nombreux animaux qui ont à souffrir de leur vie de labeur, comme les chevaux ou encore les animaux qui concouraient pour les paris. Les combats entre animaux ont d'ailleurs été interdits à Paris en 1833. Non, ce sont les chiens qui sont accueillis dans cette infirmerie.

Si Camille Leblanc est un pionnier, il n'est pas le seul : plusieurs autres cabinets ont ouvert à la même époque, notamment celui de Bourrel à la République « qui comprend salle de bains, séchoir, cuisine, et même cour pour la promenade » ! On signale aussi dans le *Recueil de médecine vétérinaire* de 1845, l'existence d'un « vaste établissement pour les chiens malades et pour l'éducation des chiens de chasse » au « 5 bis rue Saint-André, chaussée Clignancourt, près la barrière Rochechouart ».

Au cours du XIX^e siècle, l'évolution de la sensibilité envers les animaux, dont une partie de l'élite parisienne se présente comme la protectrice, évolue : on compte en 1829 environ 30 vétérinaires à Paris, puis 40 en 1843, 50 en 1845, 75 en 1884 et 115 en 1900. Au cours du siècle, il s'avère que soigner les animaux de loisir et de plaisir est gratifiant à plus d'un titre : financièrement et aussi socialement. Les vétérinaires canins répondent à une forte demande sociale qui s'appuie sur une clientèle essentiellement féminine qui va faire leur fortune.

Les femmes du monde partaient à la promenade avec leur chien en laisse ou sous le bras. On s'intéresse à de nouvelles races. Les ouvrages français de vulgarisation accompagnent la naissance de la cynophilie signalée par la première exposition canine à Paris, en 1863 au Jardin d'Acclimatation.

Une loi anti chiens

En 1843, la plupart des vétérinaires est installée sans surprise dans les beaux quartiers de l'ouest parisien nouvellement créés, les Champs-Élysées par exemple, les autres sont au Palais royal, à Saint-Germain, aux Invalides. La nouveauté, c'est donc de s'installer à Montmartre, au pied de la colline à l'entrée des carrières, dans un quartier encore en partie rural.

Les chiens y sont nombreux et le resteront longtemps, malgré le vote en janvier 1856 de la taxe sur les chiens qui visera à dissuader les propriétaires d'en posséder. « Le chiffre des existences

canines, révélé par la statistique de l'impôt spécial, est considérable, malgré la Saint-Barthélemy qui suivit l'adoption de la loi somptuaire ; nous supposons que les survivants y ont gagné un sort plus doux et que l'affection que leur portent leurs maîtres a dû s'élever en raison directe du tarif », écrit avec humour un spécialiste !

Cette loi, qui marquait le souci d'hygiène et de prophylaxie de la part des citadins, ne reçut pas un accord unanime, loin de là ! Le poète et homme politique Lamartine fut un grand défenseur des chiens et aussi de ceux qui les aimaient car il s'opposa fermement à la création de cet impôt sur les chiens, « impôt presque immoral, sans miséricorde et sans entrailles, véritable impôt sur les sentiments... ».

La passion des caniches

Un certain nombre de ces chiens, parfois errants, finiront mal, souvent pendus ou jetés à la poubelle, comme en témoignent de nombreux textes, par exemple cet article de Maupassant : *Histoire d'un chien* publié dans *Le Gaulois*, du 2 juin 1881 et qui se termine ainsi : « Cette histoire n'a qu'un mérite : elle est vraie, entièrement vraie. Sans la rencontre étrange du chien mort, au bout de six semaines et à soixante lieues plus loin, je ne l'eusse point remarquée, sans doute ; car combien en voit-on, tous les jours, de ces pauvres bêtes sans abri ! Si le projet de la Société protectrice des animaux réussit, nous rencontrerons peut-être moins de ces cadavres à quatre pattes échoués sur les berges du fleuve. »

Montmartre

Les rescapés furent peut-être alors « bichonnés », c'est-à-dire frisés comme les bichons, ces petits chiens blancs qui étaient déjà la coqueluche des Athéniennes dès le Ve siècle avant J-C puis les favoris de Madame de Pompadour. Le goût pour ce genre de chiens se retrouve avec la caniche, dont la promotion sociale a eu lieu à partir du XVIIIe siècle. Ce petit barbet est alors passé de la chasse dans les marécages boueux aux fauteuils profonds des salons élégants en changeant de nom et se dénommant désormais « caniche ». Toute une évolution de la place du chien et de sa fonction...

L'ouverture de cette infirmerie marque donc un tournant mais c'est par la suite qu'elle a acquis une renommée internationale.

En 1882 elle est reprise par Frégis, un vétérinaire qui exerce dans le Loiret puis vient s'installer à Paris. Grand amateur de chiens, il s'intéresse à leurs maladies et à leur élevage et développe ses connaissances dans un domaine encore délaissé au XIXe siècle : la médecine vétérinaire canine. Il fait effectuer de très importants travaux d'agrandissement, qui transforment le petit chenil appelé « hôpital » en un vaste institut. La même année, il accueille celui qui allait contribuer à la renommée internationale de l'hôpital.

Avec Pasteur contre la rage

En fait, il poursuit la collaboration déjà entamée avec Pasteur... qui mènera une partie de ses travaux sur la rage dans les locaux du bâtiment. C'est aussi le moment où l'on se préoccupe de contrôler et enfermer des chiens errants pour combattre la « rage des rues ». Louis Pasteur commence à travailler sur la rage en 1880. Son objectif est alors de trouver des moyens de prévenir les maladies, suivant la voie ouverte par ses travaux sur le choléra des poules. Henri Bouley, vétérinaire, président de l'Académie de Médecine et

chargé par le ministère de la Santé de diriger la commission chargée du contrôle des travaux de Pasteur, vint visiter l'Hôpital Frégis, comme on le nomme désormais. C'est lui qui décida d'y placer un chenil expérimental. Une commission officielle y surveilla les animaux inoculés par Pasteur en 1884.

Pasteur parle à plusieurs reprises dans sa correspondance de ses visites et de ses expérimentations à l'Hôpital Frégis qui lui ont permis « d'avoir la possibilité d'oser traiter l'homme mordu sans aucune crainte d'accident quelconque ».

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la rage était un véritable fléau. Dans un compte rendu à l'Académie des sciences, Louis Pasteur rapporte les chiffres de « *Leblanc, savant vétérinaire* » : en 1878, dans le département de la Seine, sur 103 personnes déclarées mordues et qui ont pu être suivies, « 24 sont mortes de la rage ». Cela représente une personne mordue sur quatre ! Sachant que toutes les morsures ne sont pas forcément déclarées, on imagine facilement la peur que cela créait dans une grande ville surpeuplée.

Une renommée internationale

Trouver un remède contre la rage devient donc urgent et Pasteur, bien qu'il ne soit pas médecin, s'y attelle. Il réussit d'abord à stabiliser le virus de la rage par passages multiples d'une espèce à l'autre, et présente dès 1884 les résultats réussis d'une expérimentation de vaccination préventive de chiens contre la rage.

Le principe d'une vaccination avant exposition contre la rage chez l'animal est acquis. Pasteur cherche alors à améliorer sa méthode et utilise des moelles épinières de lapins infectées pour la vaccination préventive des chiens. Ça marche ! Pasteur a alors l'idée d'utiliser cette vaccination pour créer l'immunité après morsure et de passer

à l'homme. Tout le monde a en mémoire le petit Joseph, conduit par sa mère chez Pasteur et rescapé de cette horrible maladie.

Cela ne se fit pas en un jour et Gustave Eugène Frégis a retracé les moments difficiles de cette collaboration, notamment lorsqu'il assista aux convulsions de Mailly, un vétérinaire assistant auxquels les infirmiers durent passer la camisole de force avant qu'il ne meure de la rage, tout comme Pierre Rose, décédé en 1880. C'était le propre neveu de Bourrel, un autre vétérinaire également collaborateur de Pasteur.

Trois ans après le début de ses expériences chez Frégis, Louis Pasteur parvint à mettre au point son vaccin antirabique. Cette découverte médicale majeure conféra au nom de Frégis un prestige incroyable qui lui permit de côtoyer la Cour de Russie puisqu'il fut appelé pour soigner les chiens du tsar ! Il put aussi intégrer la Kennel Association, chargée de juger les races canines. L'hôpital devint alors un modèle et acquit une renommée mondiale : Frégis eut un accès prioritaire et facile aux innovations médicales développées à l'étranger et il a importé des remèdes.

Dans le même temps, en cette fin du XIXe siècle, prenant modèle sur l'Angleterre, la société élégante s'enticha du chien de race, ce qui conduisit à la création de la Société centrale canine en 1881, à laquelle Frégis collabora pour l'amélioration des races de chiens en France et il fut le créateur du service vétérinaire des expositions canines. Il fut élu par ses confrères président de la Société vétérinaire pratique de France qui existe encore de nos jours.

Incroyable : cet hôpital a fonctionné à cet endroit pendant 160 ans ! Avec un service de garde sept jours sur sept, il était fort connu des amis des animaux. Il a déménagé à Arcueil en 1997, devenant le Centre hospitalier vétérinaire Frégis.

Danielle Fournier



Les promesses de 2017

Pour ce premier numéro de 2017, toute l'équipe du 18e du mois se joint à moi pour vous souhaiter une année pleine de réussites et de joies. Pour bien commencer, une équipe d'étudiants dirigée par Patrick Mallet, nouveau membre de notre conseil d'administration⁽¹⁾, vous a concocté un petit questionnaire de satisfaction par rapport à votre journal. Les quelques minutes que nous vous demandons de prendre pour y répondre nous permettront de bien connaître vos attentes et ainsi d'en tenir compte, dans la mesure du possible, pour faire évoluer le contenu du 18e du mois. La forme devrait connaître, dans les prochains mois, une nouvelle jeunesse avec une présentation plus moderne et attractive.

De même, nous envisageons de faire évoluer notre site internet avec de nouvelles fonctionnalités. Nous vous en parlerons plus en détail en temps utile.

Une dernière chose : notre objectif est de dépasser en 2017 une diffusion payante de 2500 exemplaires mensuels. L'objectif est à portée de main si chacun apporte sa pierre. Alors, soyez les ambassadeurs du 18e du mois auprès de votre entourage, relayez sur les réseaux sociaux (Facebook, twitter) nos informations, adhérez à notre association... Après 22 années d'existence, ce journal a encore faim d'informations sur le 18e arrondissement et ses habitants. Belle année à tous !

Noël Bouttier

Président des Amis du 18e du mois

1. Saluons aussi l'arrivée au sein de notre CA de Sophie Roux et de Maryse Lebras.

Un questionnaire pour nos amis lecteurs

Dans la perspective de mieux vous connaître et de répondre à vos attentes sur le journal « Le 18e du mois », nous vous proposons de bien vouloir répondre à ce questionnaire d'une durée d'environ trois minutes. Ce questionnaire est et demeurera anonyme et confidentiel.

Merci de le retourner à l'adresse suivante : Association les Amis du 18e du mois, 76 rue Marcadet 75018 Paris
Vous pouvez remplir ce questionnaire en ligne à l'adresse : <https://educ.sphinxonline.net/v4/s/275z99>

Nous vous rappelons qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, seul votre avis compte.

De manière générale, comment trouvez-vous le journal ? Vous donne-t-il envie d'être lu ?

.....
.....
.....

Comment avez-vous connu le journal ?

- Réseaux sociaux Site Internet
 Bouche à oreille Vente à la criée
 Bibliothèque, lieu public Point de vente
 Affichage
 Autres (précisez)

Comment vous le procurez-vous ?

- Je suis abonné(e) Je l'achète en point de vente (kiosque,...) Je le lis dans un lieu public
 Je le lis chez des ami(e)s

Si vous n'êtes pas abonné(e), à quelle fréquence vous procurez-vous le journal ?

- Première fois De 3 à 6 fois / an

- Tous les mois De 1 à 2 fois / an
 De 7 à 10 fois / an

Combien de temps consacrez-vous à la lecture de ce journal ?

- De 0 à 10 minutes De 10 à 30 minutes
 De 30 à 45 minutes De 45 à 60 minutes
 60 minutes et plus...

Depuis combien de temps lisez-vous le journal « Le 18e du mois » ?

- 0 à 1 an 1 à 2 ans 3 à 5 ans 6 à 10 ans
 11 à 20 ans plus de 20 ans

Combien de personnes lisent le journal au sein de votre entourage (vous y compris) ?

- 1 2 3 4 Plus de 4

Sur une échelle de 1 à 7 (1 étant « pas du tout satisfaisant et 7 étant très satisfaisant), que pensez-vous des éléments suivants ?

(entourez votre réponse)

Une du journal 1 2 3 4 5 6 7

suite du questionnaire page 16

Montmartre

Les dessous érotico-chics de Montmartre !

À quelques pas des boulevards de Pigalle qui regorgent de vastes supermarchés du sexe, se nichent trois nouveaux lieux dédiés à un érotisme chic. Ici, rien de vulgaire, place à des dessous féminins coquins mais élégants et précieux.

Naturellement ces boutiques portent des noms évocateurs tels que Licence noire, Les Rituelles et Mise en cage mais elles se veulent avant tout des écrans pour de la lingerie raffinée de créateur. Je me suis attardée dans la dernière-née, Les Rituelles, car Aline sa jeune propriétaire trentenaire, a développé un concept vraiment original.

Cette styliste et graphiste de métier souhaite donner un nouveau souffle à la lingerie féminine, suivant en cela la tendance de fond des jeunes femmes actuelles d'aller vers plus de naturel, de valoriser leurs propres formes en s'affranchissant des diktats du « push up » et d'une mode contraignante. « En jouant sur le caché-dévoilé et le dessus-dessous, la lingerie est la première parure qui permet à chacune d'élaborer les per-

sonnages qu'elle désire incarner. Au contact de la peau, elle prolonge l'intime », précise-t-elle.

Belle lingerie responsable

Elle n'hésite pas en effet à détourner les codes classiques en mêlant, comme elle dit « le mignon à l'érotisme », des basiques du quotidien comme des culottes confortables en microfibre à fleurs, avec un harnais en cuir ou avec des hauts à double bretelle ou à subtils croisements sur la gorge.

Valoriser les créateurs indépendants, attentifs à la qualité des matières et aux conditions de travail de ceux qui réalisent ces belles pièces, tel est le credo de cette jeune femme à l'aise dans son corps et bien de son temps.

Les produits peuvent être chers mais vous ne trouverez ici que du beau et un service attentionné.

Aline privilégie avant tout les produits issus d'atelier, les circuits courts et les matériaux nobles. Sa marque de cœur, *Hopeless* lingerie, n'utilise



© Christian Adnin

Styliste et graphiste, Aline favorise des créateurs indépendants pour le choix des articles de sa boutique Les Rituelles.

que le fait-main et les matières douces. Elle aime aussi le mélange du tulle et de la dentelle de Calais de Paloma Casile, une créatrice 100 % made in France. D'ailleurs les grandes marques de lingerie ne s'y trompent pas et commencent à s'inspirer des créations de ces avant-gardistes qui se font d'abord connaître sur les réseaux sociaux.

Faire rimer érotisme et culture

La jolie boutique d'Aline et de son mari Lobbiaz qui l'accompagne dans cette aventure pour le site web et le blog, recèle également quelques dessous, cartes postales et magazines bien choisis dans la thématique du lieu. On

y trouve même un jeu de cartes, du papier peint et cadeau très suggestifs. Un éphéméride coquin fait découvrir chaque jour de l'année, une belle photographie Polaroid et sa petite histoire écrite au dos : 365 surprises à se faire ou à offrir avec le Photodarium private 2017, un projet unique en son genre qui réunit les deux passions des propriétaires : l'érotisme et la photographie instantanée. Alors osez franchir le seuil de ces belles boutiques, pour l'essayage d'élégantes pièces de lingerie ou pour le simple plaisir des yeux. En plus, janvier, c'est le temps des soldes, profitez-en !

Viviane Simon

□ Les Rituelles, 9 rue Houdon - Licence noire, 7 rue Ravignan - Mise en Cage, 9 boulevard de Clichy.



Graphisme, mise en page	1	2	3	4	5	6	7
Contenu informatif des articles	1	2	3	4	5	6	7
Diversité des thèmes abordés	1	2	3	4	5	6	7
Couverture de la diversité des quartiers	1	2	3	4	5	6	7
Manière de rédiger les articles	1	2	3	4	5	6	7
Photographie et illustrations	1	2	3	4	5	6	7

Que n'aimez-vous pas dans le journal ?

.....

Quels sont les types d'articles que vous lisez ?

- Histoire Sortir Reportage Courrier Dossier du mois
- Informations sur votre quartier Le portrait Agenda La vie du 18e
- Informations sur les autres quartiers Culture petites annonces
- courrier des lecteurs Chronique du mois Tous

Parmi les articles figurant dans le dernier journal que vous avez lu, quels sont ceux que vous avez préférés ?

.....

Que manque-t-il dans ce journal selon vous ?

- Page sportive informations sur les travaux (voiries...)
- Jeux et divertissement Billet d'humeur
- Appel à participation des lecteurs (photos, nouvelles, dessins...)
- Éditorial Autre(s), précisez :

Avez-vous visité notre site Internet ? Oui Non

Nous sommes présents sur Facebook et Twitter, le saviez-vous ?

- Oui Non
- Si oui : nous suivez-vous sur ces réseaux sociaux : Oui Non

Êtes-vous abonné à un autre un périodique (journal, mensuel, hebdomadaire) ou site internet Oui Non

Lequel(s)?:.....

Durant les sept derniers jours, avez-vous acheté au moins une fois un périodique (journal, mensuel, hebdomadaire)

Oui Non si oui : lequel(s)?:.....

VOUS CONCERNANT

Etes-vous membre d'une association ? Oui Non

Sexe : Homme Femme Année de naissance : |_|_|_|_|

Niveau de formation :

- Sans diplôme CAP BEP Bac Bac +2 Bac +3 Bac +5
- Doctorat Autres, précisez:.....

Catégories socioprofessionnelles : Artisans, commerçants et chefs d'entreprise Cadres et professions intellectuelles supérieures Professions Intermédiaires Employés Ouvriers Retraités Etudiant Sans profession Autre :

Code postal du domicile : |_|_| |_|_|

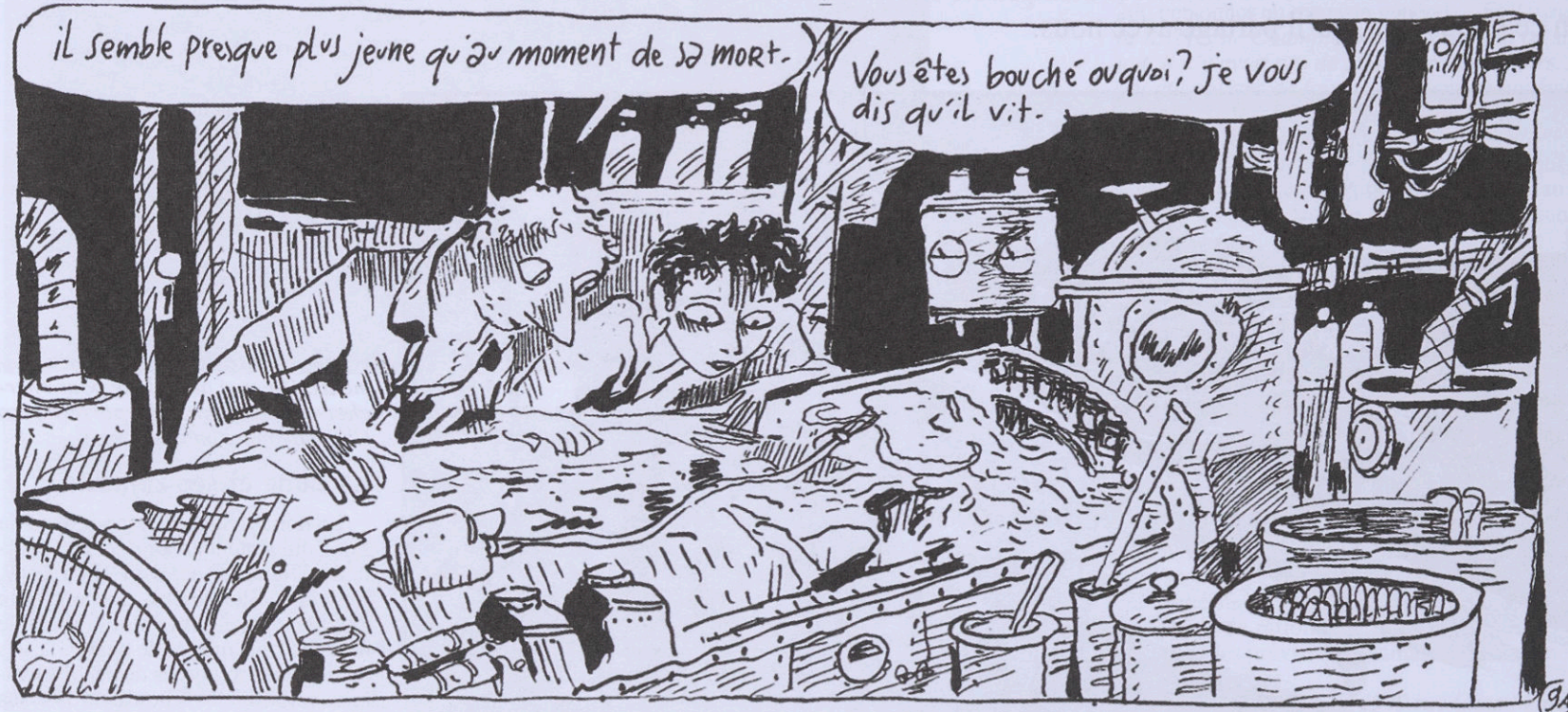
Si 18e arrondissement, précisez :

- Chapelle Clignancourt Goutte d'Or-Château Rouge Montmartre
- Grandes Carrières

Nous vous remercions de nous avoir consacré ces quelques minutes afin de répondre à ce questionnaire. Nous vous souhaitons une agréable journée !

Une seconde avant l'éveil, hommage-fiction à Dali

Joann Sfar plonge en BD dans le cerveau du maître du surréalisme.



L'Espace Dali accueille 200 dessins originaux, croquis, esquisses de Joann Sfar, donnant carte blanche à l'auteur de BD (*Le Chat du Rabbín* adapté au cinéma) et réalisateur (*Gainsbourg, vie héroïque*). L'artiste, « entré en intimité », selon lui, avec les peintures de Salvador Dali, et persuadé que ce dernier « déambule certainement dans Paris », propose une fiction dessinée et écrite, *Une seconde avant l'éveil* du cerveau du Maître « cryogénisé ». Ainsi, les quatre modèles

imaginaires d'un peintre, vont-ils évoluer dans le décor surréaliste de peintures, sculptures, mobilier de l'Espace Dali, et de quelques créations haute couture d'Elsa Schiaparelli.

Aux murs sombres, l'auteur-réalisateur accroche des dizaines de planches noir et blanc, sa fiction débutant au pied de l'escalier où la *Vénus aux tiroirs* (détournement de la *Vénus de Milo* par Dali) sculptée dans le bronze accueille le visiteur. Les quatre jeunes héroïnes de l'histoire imaginée par Sfar, mannequins - hanches étroites, seins menus - en attente de castings dans les maisons de haute couture parisiennes, paressent, fantasment, s'écla-

tent, à poil et en vase clos. Près du canapé rose shocking *Vis à vis de Gala*, à l'aplomb des robes suspendues, les voici vêtues de quelques unes des huit robes (robe Homard, robe Larmes, taffetas, tulle, soie) créées par Elsa Schiaparelli qui collabora avec Dali dès 1935.

Filles aux « cartilages originaux, à la démarche inexplicable » voulues par Sfar, elles ne porteront plus jamais une robe de la même manière, l'érotisme étant « encore plus cochon avec des fringues ».

Jacqueline Gamblin

□ Jusqu'au 31 mars, 11 rue Poulbot

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €
- Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €
- Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €
(26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

- Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(26 € abonnement un an + 54 € cotisation)
- Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)
- J'adhère à l'association : 18 €
- Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E. mail :

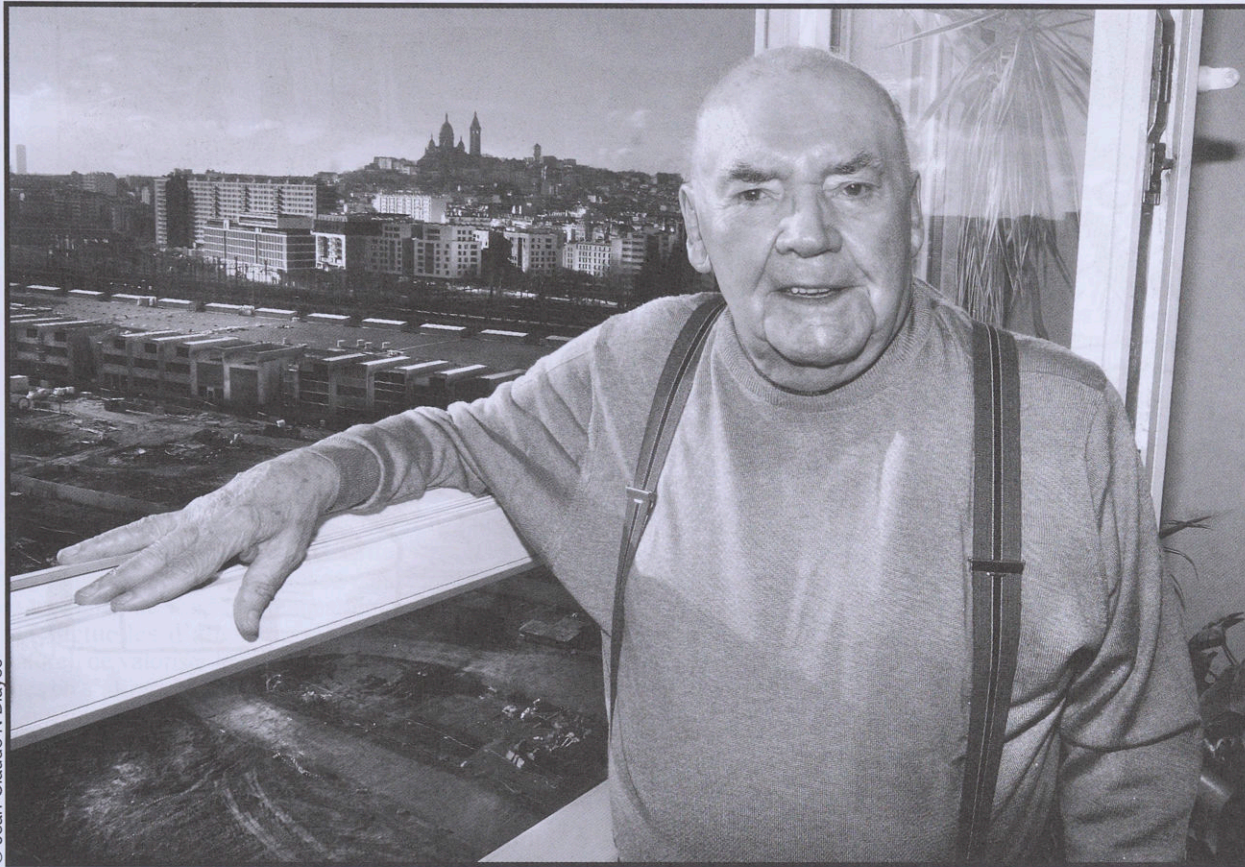
Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

18e Histoire

Mémoire vive : Claude Bertin, 90 ans dans le 18e

Rue Belliard, rue Championnet puis rue de La Chapelle, Claude Bertin a passé sa vie dans le 18e arrondissement. Il a vu la Zone, les bombardements. Il a emprunté le chemin de fer de la Petite ceinture. Des souvenirs de « Montmartre en ce temps-là », qu'il partage avec nous.



© Jean-Claude N'Diaye

De sa fenêtre de la tour du 93 rue de La Chapelle, Claude Bertin, 90 ans, peut apercevoir le quartier où il a vécu toute sa vie.

voitures à bras pour les déménagements. On en a aussi loué pour chercher du charbon à la porte de La Chapelle pendant la guerre ».

La Zone et ses zonards

Le nonagénaire se souvient de la Zone qui s'étendait au-delà de la porte de Clignancourt. De 1844 à 1919, l'enceinte de Thiers, une muraille défensive de 34 km entourait Paris de murs de trois mètres de haut et larges de dix mètres, percés de 52 ouvertures reliant les boulevards des Maréchaux à la banlieue. À l'extérieur, une zone de 250 mètres avait été déclarée non constructible. C'est là que sont apparues les bicoques et cabanes construites par une population misérable, chassée de Paris par les grands travaux de rénovation de la capitale, ainsi que par des paysans ayant déserté la campagne. En 1912,

une étude municipale y recense 12 132 bâtisses. Elles ne disparaîtront qu'après la construction du périphérique entre 1956 et 1973.

« Ces cahutes ressemblaient aux cabanes des Roms qu'on peut voir aujourd'hui sur la Petite ceinture, décrit Claude Bertin. Il y avait aussi des tous petits pavillons mais ils étaient rares. »

Tireuse de cartes rue Cortot

Claude Bertin se souvient également des promenades sur la butte Montmartre, lorsqu'il montait ses escaliers avec sa mère. Ils rendaient régulièrement visite à la cousine Angèle, tireuse de cartes rue Cortot. Elle s'y était constitué une belle clientèle. « Parmi ses visiteurs, il y avait des gens assez bien placés, des notables du secteur, dit-il sans plus donner de détails. Ma mère tirait les cartes aussi. Du coup, elles discutaient toutes les deux et moi, je jouais avec mes copains en bas de chez elle, sur les pavés de la rue Cortot. »

Durant son enfance, Claude Bertin fréquentait l'école primaire de la rue Sainte-Isaure. Ses copains ? Les enfants des commerçants de la rue du Poteau. Il y avait Panzatto, le fils du marchand de saucisson. La famille italienne a fui et leur boutique a été pillée quand l'Italie est entrée en guerre en juin 1940. « On ne les a jamais revus. Je me souviens que ce jour-là, il y avait les fumées des incendies des dépôts d'essence du Havre qui étaient rabattues sur Paris. Ça nous mettait le moral à zéro. »

Parmi les copains, il y avait le fils du magasin de chaussures Levy et celui des Staroz qui étaient

Salleron en 1905 lorsque fut inaugurée la salle des fêtes.

« Elle a failli être la première mariée mais quelqu'un de plus important lui est passé devant, ajoute Claudine Bertin. La cérémonie devait se tenir dans l'ancienne mairie place des Abbesses mais comme la nouvelle mairie était prête... »

Un grand-père charcutier, un père cheminot à La Chapelle, une mère giletière. « Elle a cousu des gilets pour Edgar Faure et Jacques Chaban-Delmas, raconte Claude Bertin. Elle travaillait à domicile et ne faisait que du sur-mesure. Quand elle était sur des gilets de soirée blancs, ça ne rigolait pas et il ne fallait pas chahuter autour d'elle. Elle ne voulait pas que son travail soit taché. » Ses tantes Alice et Pauline étaient aussi dans le gilet.

Quant à Félix, l'ami de la famille, il logeait rue Ramey et était culottier, il taillait des pantalons. « Félix et ses falzars, c'était un vrai Parisien, celui-là, avec sa gouaille montmartroise, rigole Claude Bertin qui lui aussi s'exprimait dans sa jeunesse avec un accent de la Butte, mais mes parents ne voulaient pas qu'on parle argot. On ne l'utilisait qu'entre copains, et surtout pas à l'école ».

L'ami Félix habitait juste en face des bains douches de l'impasse des Baigneurs qui, à l'époque, était barrée. Elle est devenue la rue des Baigneurs quand la grille qui la bloquait en son milieu a été abattue.

« Félix a logé avec mes parents passage Duhesme, dans un petit immeuble qui appartenait encore à la famille. Une cousine y louait des

Le portrait de pied en cap d'un garçonnet émerge d'une pile de photos qui prend ses aises sur la table du salon. Une casquette vissée sur la tête, assortie à la veste et au pantalon court coupés dans un tissu de jersey. L'enfant fier de sa tenue et de son carterable en cuir, sourit à l'avenir. Le tailleur qui lui a confectionné cette belle tenue d'écolier habitait à l'époque un étage plus bas. Le sourire malicieux, Claude Bertin, 90 ans, commente la photo que sa fille Claudine a sortie des cartons. « Je suis né en 1926, rue Belliard, à la maison, commence-t-il. J'ai déménagé au 77 rue Championnet en 1949, quand je me suis marié. En 1971, nous nous sommes installés au 93 rue de la Chapelle où je vis encore ».

90 ans passés dans le 18e... C'est ce trésor immatériel qu'il nous confie.

Un père cheminot, une mère giletière

Du plus loin qu'il s'en souvienne, sa famille a toujours vécu sur les contreforts de la Butte. Sa grand-mère a vu le jour passage Duhesme. Elle a connu le siège de Paris en 1870 et la Commune en 1871. En 1892, place Jules-Joffrin, elle fut la deuxième mariée de la toute nouvelle mairie du 18e conçue par un élève de Baltard, l'architecte Marcellin Vercollier, et construite entre 1888 et 1892, puis terminée par Claude

Du plus loin qu'il s'en souvienne, sa famille a toujours vécu sur les contreforts de la Butte.



Au delà des portes de Paris, au pied de l'ancienne enceinte défensive de Thiers, des milliers de personnes vivaient dans des cabanes. Ici porte de Clignancourt.

D.R.



D.R.

L'impasse du Baigneur en 1900 : une grille, visible au fond, la barrait encore. Elle est aujourd'hui supprimée et l'impasse est devenue rue.

photographes rue Ordener « presque au square de Clignancourt ». Maintenant c'est Pizza Hut qui occupe la boutique. « Et aussi le fils du charcutier Etrillard, porte de Clignancourt et du coiffeur Fouet. Je les ai perdus de vue, chacun est parti de son côté. »

La fille de l'épicier

La femme de Claude Bertin était la fille de l'épicier de la rue Belliard, juste en bas de chez lui. « Elle vendait des bonbons mais je ne lui en ai jamais acheté à Jacqueline. J'allais chez Tafforreau, rue du Ruisseau en face du passage Ornano, parce qu'on avait des primes : des doubles décimètres, des buvards. » À l'époque, le passage Ornano, devenu depuis la rue Esclançon, était un chemin de terre. Claude Bertin a enfilé son aube de premier communiant à l'église Sainte-Hélène. « La cour, c'était du mâchefer. Quand on revenait du patronage, on avait les jambes toutes noires jusqu'aux genoux. »

En 1940, il entre en apprentissage à l'école de la SNCF située pont Marcadet, à l'angle de la rue Stephenson, juste en face du dépôt de La Chapelle. Une cinquantaine d'apprentis par session y étudiaient la chaudronnerie ou l'électricité. « Les électriciens ne passaient que leur première année avec nous, après ils partaient à Saint-Ouen, précise-t-il. Pendant la guerre, l'école a été transférée à Ermont-Eaubonne. Pour

Ces cahutes ressemblaient aux cabanes des Roms qu'on peut voir sur la Petite ceinture.

bombe est tombée au niveau du croisement avec la rue du Poteau, à l'emplacement actuel des jardins du Ruisseau. « Quand nous avons vu les fusées éclairantes, nous sommes tous descendus à la cave. On a été content quand ça s'est arrêté. On n'avait plus de fenêtres, mais il n'y a pas eu de victime. C'était quand même très impressionnant. Personnellement, j'ai eu plus peur quand les Allemands ont bombardé Bichat à la Libération. On a eu l'impression que les bombes allemandes étaient bien plus puissantes. C'était un drôle de moment à passer mais on s'en est sorti. Il y a eu pas mal de victimes. »

Après ce bombardement, la SNCF a demandé à ses apprentis de débayer les ateliers situés rue des Poissonniers. « Le dépôt de La Chapelle n'a rien pris, ce sont les ateliers qui ont été touchés », se souvient-il.

Pendant la guerre, Claude Bertin prenait le train de nuit avec des collègues cheminots. Départ de la gare du Nord, direction la frontière belge. Ils y achetaient des conserves et du tabac. « On appelait ce train « le train du tabac ». Il ne fallait pas se faire attraper par la douane française parce que les douaniers prenaient tout et revendaient ensuite ce qu'ils confisquaient. »

Aux ateliers SNCF de la rue des Poissonniers, il devait y avoir pas loin de 1 000 cheminots et

y aller, nous prenions le train à la gare du Pont Marcadet. »

La vie dans le quartier, c'était aussi la caserne de la porte de Clignancourt. Il y avait les soldats du 21^e régiment colonial qui fréquentaient les cafés alentour. La fanfare se produisait tous les quinze jours lors de concerts dans le kiosque du square de Clignancourt. « Eux, ils ont dérouillé avec les bombardements ». Les soldats sont partis quand la caserne a été réquisitionnée par les Allemands.

Pendant le bombardement de l'aviation alliée en avril 1944, Claude réside toujours rue Belliard où une

200 personnes au magasin général. « Et il y avait la RATP, rue Championnet. Quand tout ça sortait, il n'y avait pas de place sur les trottoirs. Ils ont été obligés de faire une entente pour éviter que les ateliers de la SNCF et de la RATP sortent en même temps. »

Après le travail, nombreux sont ceux qui se rendaient à l'épicerie Poitevin qui faisait aussi buvette, à l'angle des rues Letort et Championnet.

Les Lithinés du Dr Gustin

En 1946, Claude Bertin est appelé à l'armée. Direction Versailles et le camp de Satory. « J'avais intégré le 5^e Génie, toujours dans les trains. Je me suis retrouvé avec les copains d'atelier et d'apprentissage. J'ai fait un an de service militaire mais je ne sais toujours pas pourquoi. Il faut dire que c'était la pagaille en 1946. Nous étions les premiers contingents d'appelés. On n'avait rien comme matériel. »

En 1947 après le régiment, Claude Bertin réintègre la SNCF, au moment des grandes grèves qui ont secoué le pays. La fin de la guerre n'avait pas débouché sur la fin des difficultés économiques, les tickets de rationnement étaient toujours en service et les grévistes réclamaient des augmentations de salaire.

« J'ai vécu à partir de 1949 rue Championnet, juste en face des ateliers de chauffage de la Ville de Paris. Au 74 rue Championnet, il y avait un lavoir. C'est là aussi qu'était installée l'usine des Lithinés du Dr Gustin. C'était une poudre qu'on mettait dans l'eau pour la transformer en eau gazeuse. »

La ligne de Petite ceinture est encore ouverte et c'est là que, petit, Claude Bertin prenait le train le dimanche matin pour attraper les bateaux-mouches du pont de l'Alma. Plus tard, c'est à la gare de la porte de Clignancourt qu'une malle était déposée afin qu'elle soit livrée à Chamonix quand la famille partait en vacances.

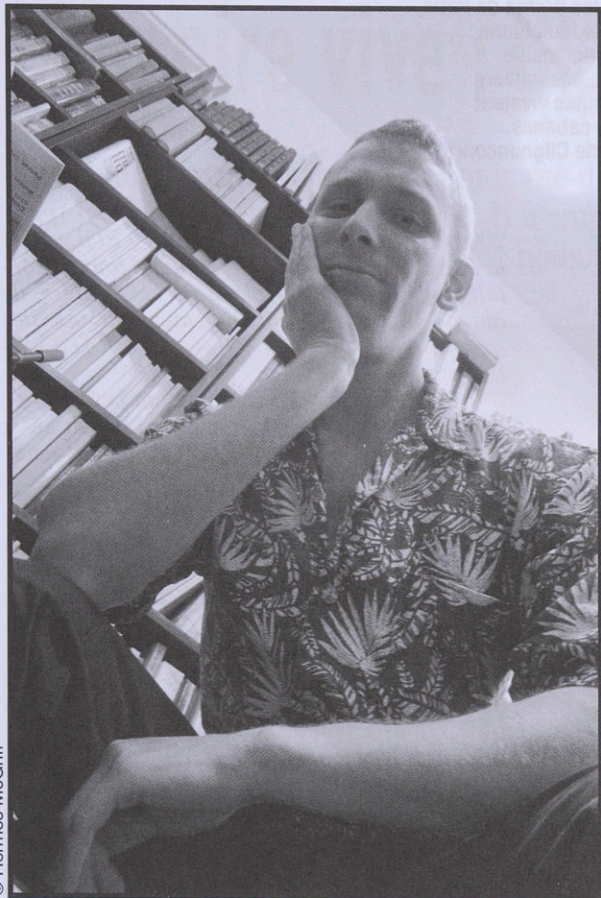
Fusillade porte de Clignancourt

En 1971, Claude, Jacqueline et Claudine Bertin s'installent dans la tour du 93 rue de La Chapelle. Ils sont parmi les premiers à emménager dans la nouvelle construction. « Porte de La Chapelle, il n'y avait rien à l'époque. Pour faire les courses, on allait rue du Poteau, se souvient Claudine Bertin. Avant la construction de la tour, il y avait une fabrique de bâches Saint-Frères. » Son père ajoute : « Il y avait pas mal de petits commerçants bretons qui s'étaient installés avec la construction du chemin de fer. »

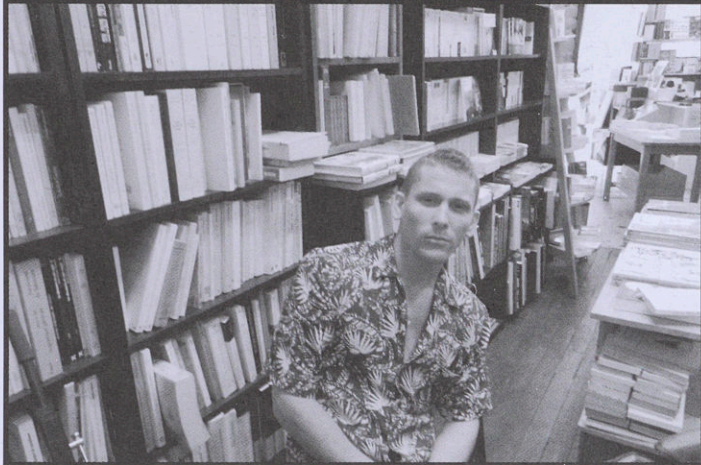
Le 2 novembre 1979, Claude Bertin a rendez-vous avec sa femme porte de Clignancourt. « La police est arrivée et ils ont tiré sur une voiture ». Au volant, un homme est effondré, c'est Jacques Mesrine. « Un camion bâché lui a barré la route. Ils ont soulevé la bâche et ils ont tiré. Il habitait au troisième étage de l'immeuble 35-37 rue Belliard. Il sortait de là. On a des amis qui habitent l'immeuble. » Le souvenir qu'il garde de la fusillade : il n'y avait pas de dispositif pour barrer les voies. Il y avait du monde ce jour-là et tous les curieux pouvaient approcher.

Durant la jeunesse de Claude Bertin, il y avait de l'herbe qui poussait entre les pavés de la rue Belliard. « Aujourd'hui, il n'y a plus d'herbe », s'exclame Claudine Bertin. « Et plus de pavés, non plus », conclut son père en souriant.

Nadia Djabali



© Hermès McGriff



Antoine Cozin travaille comme veilleur la nuit et écrit le jour des nouvelles et un roman dérangeants qu'il distribue lui-même dans les rues du 18e.

Antoine Cozin, 24 ans, poète voyou

Rencontre avec le jeune écrivain qui erre dans le 18e en quête de beauté.

Antoine Cozin n'écrit que depuis trois ans mais il est aujourd'hui l'auteur de nombreux textes qu'il publie sur son site internet (antoinecozin.fr). Il s'agit principalement de nouvelles aux noms bien mystérieux: *Neully à la crème*, *Orthodoxe de la tête au nombril*, *L'ovule à la nitroglycérine...* Mais on peut aussi y trouver son premier roman en version intégrale, intitulé *Sous la Jupe du Tigre*, qu'il a publié à compte d'auteur au début de l'année.

Si le personnage principal de ce roman quelque peu autobiographique se fait appeler Tonio le Tigre, Antoine Cozin, lui, n'a rien d'un tigre. Ses cheveux blonds sont coupés très courts, il porte une chemise à manches courtes, un pantalon bleu bien repassé, des mocassins. Lorsqu'on lui demande s'il veut changer de chaise, il s'excuse presque: « Non ne vous en faites pas, c'est moi qui suis petit. » Mais ne vous y trompez pas, la main que nous tend ce jeune homme en souriant timidement n'est plus la même lorsqu'elle tient un stylo: elle devient griffée. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire ses récits. Et de l'écouter.

Mais avant même que l'interview ne commence, Antoine Cozin nous prévient qu'il est fatigué: « *Je n'ai pas dormi de la nuit.* », nous avouet-il. Car ce jeune homme, natif de Lamarck-Caulaincourt, travaille comme veilleur de nuit jusque tôt le matin. Et ce pour pouvoir le jour se consacrer à sa passion: l'écriture.

Sortir pour écrire

Pour Antoine Cozin, il est impensable d'écrire sur ce qu'il ne connaît pas. « *Il faut sentir les choses pour que les mots viennent*, explique-t-il. *Je ne vois pas vraiment l'intérêt d'écrire sur l'errance sans jamais l'avoir vécue.* » Son roman raconte en effet les égarements d'un jeune homme dans les coins les plus sales du 18e. Sales, avez-vous dit? Pour Antoine Cozin, ce mot n'existe pas. « *Rien ne me choque*, dit-il. *Ce que vous appelez des saletés, pour moi ce n'en sont pas. Je ne juge pas.* » On comprend mieux à présent l'attrait du héros de son roman pour les sex-shops, les couloirs des métros souterrains, les bancs publics et les salles de poker. Si le jeune auteur sait bien que sa conception un peu étrange de la beauté, sa sincérité crue et son ton familier peuvent déranger plus d'un lecteur, peu lui importe. « *Je ne sais même pas si ma mère a*

fini mon livre. », dit-il avec simplicité.

Oublier ses lectures

Lorsqu'on lui demande quels sont ses grands inspirateurs, Antoine Cozin parle beaucoup de Louis-Ferdinand Céline et de Boris Vian - dont il confie aimer une chose en particulier: le titre « *J'irai cracher sur vos tombes* ». Rassurant. Il s'intéresse aussi beaucoup à de grands auteurs américains, à l'instar de J.D Salinger et de Charles Bukowski. Mais à notre grande surprise, c'est aussi sur Antoine de Saint-Exupéry que le jeune homme a jeté son dévolu: « *Il y a tout dans Le Petit Prince*, affirme-t-il. *C'est un livre que l'on aurait tous eu envie d'écrire.* »

Toutefois, ce ne sont pas tellement ses lectures qui inspirent Antoine Cozin. « *J'ai tendance à vouloir écrire comme les auteurs que je lis. Alors j'écris plus que je ne lis* », explique-t-il. En ce sens, l'auteur de *Sous la Jupe du Tigre* revendique une certaine authenticité de son écriture: « *Les meilleurs moments que j'écris sont ceux que j'ai écrit spontanément*, raconte-t-il. *Bizarrement, plus j'écris, plus je fais attention à la manière dont j'écris, et moins je suis bon.* » Le jeune homme ne semble d'ailleurs pas comprendre pourquoi nous nous

attardons sur certaines phrases ou figures de style de son roman. Nous reprochant de « décortiquer » son livre, il préfère laisser une part de mystère à l'opacité de sa poésie.

De mains en mains

Pour faire connaître son roman, Antoine Cozin en distribue des exemplaires dans le 18e. « *J'en ai vendu 300 déjà*, nous confie-t-il fièrement. *Au début je proposais mon livre aux librairies, mais beaucoup de libraires m'ont mis à la porte. Alors j'ai commencé à distribuer mes livres tout seul.* » Cette expérience lui apporte beaucoup, notamment des anecdotes à raconter. Il se souvient par exemple d'un homme qui un jour lui a dit cette phrase: « *Les hommes les plus misogynes sont ceux qui aiment le plus les femmes.* »

Mais même si cette distribution est une activité qui lui prend du temps et dont il ne cache pas les inconvénients, la facilité ne semble pas intéresser Antoine Cozin. Il n'a d'ailleurs pas encore tenté sa chance dans une maison d'édition. « *Être édité, ça ne fait pas tout.* », dit-il simplement. Ainsi, même si la vie d'Antoine Cozin semble être une perpétuelle errance, on a l'étonnante impression qu'il sait où il va.

Inès McGriff

Venise n'est pas en Italie : voyage initiatique

L'auteur de *L'Étudiante et Monsieur Henri*, Ivan Calbérac, revient avec l'adaptation au théâtre de son livre, *Venise n'est pas en Italie*.

Agé de 15 ans, Émile vit à Montargis, avec un père vendeur à domicile, un peu beauf, et une mère qui lui teint les cheveux en blond depuis qu'il est petit parce qu'elle le trouve mieux ainsi. Garçon timide, sensible, il écrit ses pensées, son quotidien dans un journal intime. Comme plein de jeune de son âge, il est aussi amoureux. Il n'a d'yeux que pour Pauline. Une jeune fille qui lui semble inaccessible, issue d'un milieu social plus aisé et tellement belle. Quand elle l'invite à Venise pour les vacances, il est fou de joie. L'ennui, c'est que ses parents décident de l'y accompagner en caravane... C'est là que débute une sorte de voya-

©Svend-Andersen@loelidoliv.



ge initiatique qui va changer le jeune homme.

Une histoire vraie

Plein d'énergie, Thomas Solivérès fait une belle performance dans ce seul en scène. Ivan Calbérac a eu raison de lui proposer de jouer dans cette adaptation. Le jeune homme incarne à la perfection la petite dizaine de personnages que compte la pièce. La longue chevelure, légèrement ondulée du comédien lui permet de naviguer d'un rôle à l'autre. Il passe ainsi de l'homme viril à la femme gracieuse en modifiant son timbre de voix, sa gestuelle, avec

une grande fluidité. *Venise n'est pas en Italie* est tirée d'une histoire vraie, celle de son auteur, Ivan Calbérac. Comme quoi... « on n'efface jamais totalement de son cœur les émois du premier amour ». Plus que quelques jours pour aller voir cette formidable aventure.

Samuel Cincinnatus

□ Au théâtre des Béliers parisiens, jusqu'au 14 janvier. Texte et mise en scène d'Ivan Calbérac avec Thomas Solivérès. 14 bis, rue Sainte-Isaure, 01 42 62 35 00.

Quand des collégiens philosophent...

A dissimuler ses rides, le vieux perd tout son charme », « La vie ne tient qu'à un fil qui suffit à la recoudre », « Dans un poème, les mots s'aiment et le poète les unit ». Ces textes et beaucoup d'autres sont le résultat du travail d'élèves de la 6e à la 3e du collège Marie Curie avec leur professeur de français, Muriel Martin (Tristan Félix en littérature). Le questionnement socratique est proposé à toute la classe : qui suis-je ? qu'est-ce qu'un animal ? quel est mon handicap ? qu'est-ce que la peur ? qu'est-ce que le destin ? A partir des réponses de chacun, la réflexion s'engage, les élèves posant beaucoup de questions pour enrichir et affiner la pensée initiale, en passant parfois (souvent!) par le doute et la contradiction. Dans tous les cas, « il ne s'agit ni d'accepter tout ni de penser à leur place, mais de fai-

re accoucher du meilleur » précise le professeur. On y retrouve quelques syllogismes amusants, comme : « Les hommes ont perdu leurs poils, les vers de terre sont nus. Donc les hommes sont des vers de terre. » D'autres pensées liées à l'actualité des attentats : « Pour Daesch, la mort est une récompense et la vie, un calvaire ». Ces événements tragiques ont aussi inspiré aux élèves de 6e des néologismes antonymiques, dont les définitions sont dignes de Georges Perec et de ses acolytes de l'Oulipo : « *acquactère*: n.m. ; du lat. *acqua, eau et lactem, lait*. 1- *Quelqu'un qui a des veines dans lesquelles coulent de l'eau et du lait*. 2 - *Quelqu'un qui se plait à répandre l'eau et le lait sur sa route*. Antonyme : *sanguinaire*. » **A. K.**

□ *Pensée en herbe du XXIe siècle*, éditions Corps Puce, 10 €.

Parcours découverte d'instruments baroques et du monde

L'association Tjad Cie propose une série de six ateliers pour enfant, adulte ou en famille.

Percussions et instruments du monde : clavecin, piano, viole de gambe, flûtes. Ce parcours est ouvert à tous et à tous les niveaux de pratique. Inscription avant le 5 janvier. Une restitution publi-

que du parcours ouverte à tous se tiendra samedi 25 février à 18h15.

Les professeurs et les élèves violistes de l'école proposent un concert samedi 14 Janvier à 19h30

□ Inscriptions et informations : 06 95 30 51 47, tjad.cie@free.fr et www.tjadcie.com.

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**

**promoprint**
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

18e Sortir

Théâtre La Petite Boucherie du bonheur



Photos DR sauf mention

Du 12 janvier au 23 février au théâtre Pixel. De Thierry Hériveau. 18 rue Championnet, 01 42 54 00 92.

La Petite Boucherie du bonheur est la seconde création de Thierry Hériveau. Un seul en scène qui est une satire sociale où se croisent 16 personnages interprétés par Thierry Hériveau. On y retrouve une dizaine de sketches « grinçants, bienveillants, poétiques, des personnages bavards, énergiques remplis d'émotions ». Une grand-mère qui vient à 5 heures du matin s'acheter des rognons de mouton. Un boucher très, voire trop, bavard. Un gendarme ou encore un psychiatre. Thierry Hériveau et ses divers personnages invitent le spectateur à « se nourrir du rire pour digérer le pire ». C'est aussi un clin d'œil à son ancien métier, puisque avant d'être comédien, Thierry Hériveau était boucher. Ses rencontres de l'époque l'ont inspiré. **S.Ci.**

Théâtre Le Moche



• Du 4 au 29 janvier à l'Atalante. De Marius von Mayenburg, mise en scène de Nathalie Sandoz. 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90.

Lette est ingénieur. Alors qu'il doit vendre sa nouvelle invention à un congrès, son patron lui annonce

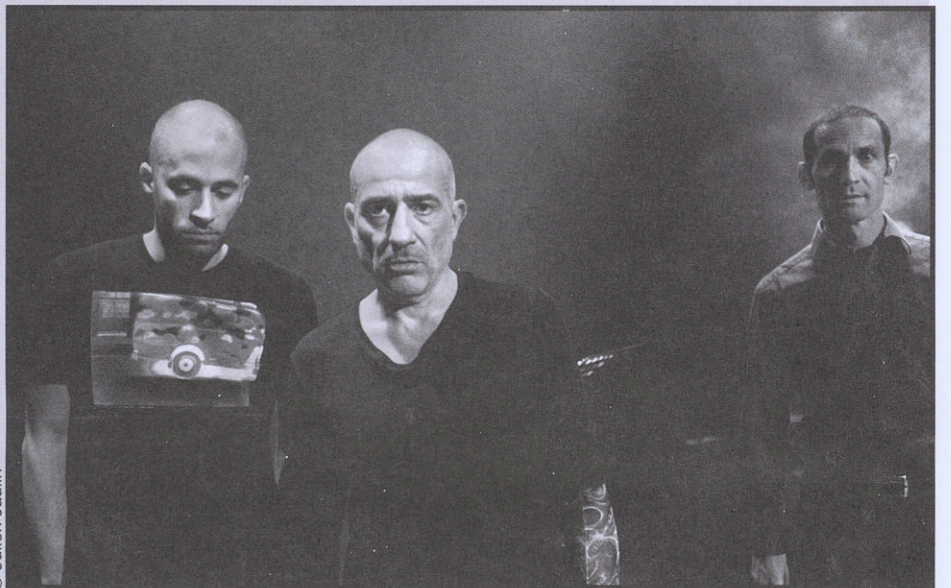
qu'il est « moche » et sera remplacé par son assistant. Après avoir consulté son épouse, Lette décide de recourir à la chirurgie esthétique. Le résultat est satisfaisant. Il sera adulé par de nombreuses femmes et écumerà tous les congrès. Mais son ascension sera de courte durée car plusieurs copies parfaites de lui-même apparaissent. Noyé parmi ses semblables, Lette cherchera à retrouver sa singularité et prendra une décision radicale... *Le Moche* nous questionne sur le fonctionnement de notre société, l'influence que peut avoir la beauté sur les relations humaines, l'identité, le conformisme. **S.Ci.**

Musique Rock littérature au 104

Debout dans les cordages, d'après Cahier d'un retour au pays natal, d'Aimé Césaire. 20 janvier, 20h30, 5 rue Curial (tarifs : 20 €, réduit 18 €, pass et abonnés 15 €)

Un trio de choc pour transcrire sur scène ce *Cahier d'un retour au pays natal*, chant d'amour pour les Antilles autant que cri d'indignation contre le colonialisme, écrit par Aimé Césaire en 1939 ! Serge Teyssot-Gay (guitare électrique), Cyril Bilbeaud (batterie) et Marc Nammour (voix) relèvent vigoureusement le défi avec *Debout dans les cordages* et sa musique abrasive, comme écorchée vive. Les mots du poète, influencés par le surréalisme et force de frappe de la négritude, confèrent à l'homme noir la dignité que l'homme blanc lui dénie. Les musiciens Serge Teyssot-Gay (co-fondateur de Noir Désir) et Cyril Bilbeaud, tous deux issus du groupe rock Zone libre, transcendent dans l'improvisation, la force du texte de Césaire, jeté plutôt que dit, par Marc Nammour, membre du groupe de rap La Canaille. Sans cesse renouvelé depuis sa création en janvier 2013, *Debout dans les cordages* est un vibrant hommage à ce texte universel de révolte et de ferveur à la fois. Une interprétation libre et contemporaine qui se veut accessible à tous. **A.K.**

© Julien Jaulin



Théâtre Polyeucte

• Du 10 au 21 janvier au théâtre des Abbesses. De Pierre Corneille, mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman, avec Clément Bresson, Pascal Bekkar, Aurore Paris. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Le théâtre des Abbesses reprend la version de Polyeucte jouée en février 2016 (voir *Le 18e du mois* n° 235). En Arménie, au début du christianisme, Polyeucte, jeune marié comblé tout juste baptisé, court au temple briser les idoles païennes. Il renoncera à l'amour de sa femme pour mourir en martyr. Inspirée par le martyre de Polyeucte de Mélitène, au IIIe siècle, cette tragédie de Corneille aborde le thème de la conversion et de la violence des convictions. Le spectacle, conçu dans une perspective très actuelle, a été salué par la critique et a reçu le Prix de la mise en scène 2016 de la SACD. **A.F.**

Théâtre Un été sur le 7e continent

• Du 4 janvier au 11 février à la Manufacture des Abbesses. D'après Alain Rémond, mise en scène Aurélie Bouquet, avec Marianne Ayama et Étienne Bianco en alternance avec François Audoin. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

Et si, d'un seul coup, les rôles s'inversaient et que nous basculions dans le monde des objets ? », s'interroge la jeune metteuse en scène Aurélie Bouquet. Elle a choisi, avec la compagnie Les Dézingueurs, d'adapter une nouvelle du journaliste et chroniqueur Alain Rémond : *Le cintre était sur la banquette arrière*. L'histoire de deux humains égarés dans un univers parallèle où les objets pensent et souffrent et où les humains finissent chosifiés. Un conte poétique et absurde et une interrogation critique sur notre monde de l'hyperconsommation. **A.F.**



Théâtre Europe connexion

• Du 13 janvier au 4 février au Théâtre ouvert. D'Alexandra Badea, mise en scène Matthieu Roy, avec Brice Carrois, Johanna Silberstein, Wei-Lien Wang et Shih-Chun Wang. 2 bis cité Véron. 01 42 55 74 40.

Un assistant parlementaire chargé de dossiers sur l'environnement et la santé publique change de camp. Désormais à la solde de l'industrie, il ira jusqu'à mettre en danger la vie d'autrui, sa santé mentale et sa vie familiale. Le lobbying international et son poids dans les décisions du Parlement européen, voilà le thème de ce spectacle bilingue franco-chinois, qui nous plonge à l'intérieur du cerveau d'un homme prêt à tout pour satisfaire son ambition personnelle. La pièce décortique les rouages et les perversités du capitalisme globalisé. **A.F.**

Théâtre Ce que le djazz...

• Du 6 janvier au 4 février au théâtre de l'Atelier. Textes et mise en scène Jacques Gamblin, avec Jacques Gamblin, Laurent de Wilde et le Wilde Sextet. 1 place Charles-Dullin, 01 46 06 49 24.

Moi je veux faire de la guitare, l'instrument roi pour séduire les gonzzesses... » *Ce que le djazz fait à ma djambe* est un spectacle plein d'humour, dans lequel Jacques Gamblin dit son amour de la musique, lui qui s'avoue frustré de n'avoir jamais pu la pratiquer après avoir été découragé à 12 ans par une professeure intransigeante. Avec la complicité du sextet de Wilde, il entraîne le spectateur à la poursuite de Lady Jazz et joue avec une belle énergie cette partition littéraire dédiée à Herbie Hancock, Mezz Mezzrow et Langston Hughes. **A.F.**



Sortir 18e

Louxor Yo Netange

• Jusqu'au 14 Janvier, 170 boulevard Magenta

Le salon du Louxor expose les dessins à l'encre de Chine de Yolande Netange sur le thème du mouvement, des corps, de la danse, en particulier du tango. Elle l'exprime avec poésie : « *Mes pinceaux, l'encre, le stylo feutre, glissent sur la feuille pour capturer un moment fugitif sur le vif, de nous tous* ». ■



3F Faudemer entre mer et ciel

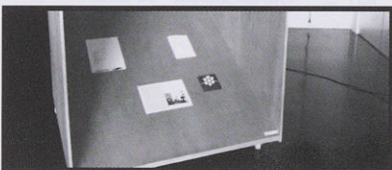
• Du 23 janvier au 5 février, du jeudi au dimanche de 15 à 19h. 58, rue des Trois Frères.

Il navigue régulièrement entre figuration et abstraction. Il travaille par séries. Dans cette exposition Mer et ciel, Jean-Michel Faudemer reste fidèle au recyclage des matériaux récupérés sur les plages (fer, plastiques, bois, caoutchouc, etc). Mais il fait aussi voyager vers des paysages imaginaires où les plastiques sont utilisés pour évoquer les éléments : l'eau, le feu et la terre. Les minuscules bateaux naviguant au milieu des paysages marins symbolisent pour l'artiste la fragilité des hommes face à l'univers. On peut aussi s'imaginer transporté dans une sorte de voyage dans l'au-delà. **M. C.**

Galerie Le 87 Performance

• Tout ce que nous ne sommes pas, par Ségolène Thuillart. 27 janvier à 19h30, 87 rue Marcadet.

Dans le cadre de l'exposition Miroirs d'ombre #2, Ségolène Thuillart présente une performance issue des ses démêlés avec l'administration, en particulier face aux questionnaires de Pôle emploi ! Elle interroge son statut d'artiste au cours d'un travail de recherches et élabore un projet artistique participatif. L'artiste réalise trois formulaires, sur le modèle de ceux de Pôle emploi, de la CAF et d'une mutuelle. Le discours, déconstruit par Ségolène, doit être reconstitué par le visiteur qui est invité à recréer du lien entre les mots afin de se définir par la négation. La performance est produite à partir des informations recueillies. **A. K.**



Enfants Drôles de vampires

• Du 10 au 22 janvier au Grand Parquet. Texte et mise en scène Richard Demarcy, avec Antonio Nunes Da Silva, Nadja Maire, Dima Smirnov, Nicolas Lebossé, Alvie Bitemo, Théodora Sadek. 35 rue d'Aubervilliers. 01 40 05 01 50.

Conflit générationnel dans la famille Vampire : la petite dernière ne supporte plus l'éternel « plat du soir » et refuse obstinément de finir son bol tiède de sang. Allergie à l'hémoglobine, crise d'adolescence, mutation ? Elle fuira son caveau pour rejoindre la vie et le soleil. Sur sa route, elle rencontrera un groupe de collégiens répétant une comédie musicale à base d'histoires... de vampires. Sur fond d'airs de rock connus, ce joli conte musical plein de jeux de mots est à voir à partir de 7 ans et plaira aux parents. **A. F.**

Galerie l'Achronique Judith et Holopherne

• Du 9 janvier au 4 février, du lundi au vendredi de 15h à 19h et sur RDV, 42 rue du Mont-Cenis, vernissage le mardi 10 janvier 2017. à partir de 18h en présence de l'artiste.

L'élégante galerie d'art et de philosophie L'Achronique accueille *Judith et Holoph* prête en quelques tirages photos 60 x 60 sur support baryté, *S. Judith et Holopherne* peint par Le Caravage en 1598. La lecture des différents tableaux revisités par la photographie d'art et l'exercice des jeux de lumières et de miroirs, permettent de découvrir des détails qui échappent souvent à l'œil humain.

La fondatrice de la galerie, Caroline Guth Mirigay, a prévu également conférences et interventions (historien d'art, écrivains, critique d'art contemporain) autour de cette exposition. Judith dans la littérature, Judith dans la peinture sont autant de thèmes abordés. Une soirée à propos de *La peinture revisitée par la photocinématographie* en présence d'une spécialiste de la peinture napolitaine de XVIIe siècle (date à préciser) ainsi que la projection d'un extrait du célèbre film de D.W. Griffith, *Judith of Bethulia* (1914) sont programmées. Attention, les places sont limitées pour les conférences. Réservations (10 €, 5 € pour les Amis de L'Achronique) : caroline@AchroniqueAtelierArtiste.net **J. Ga.**



© João Bolan

João Bolan

Le photographe brésilien João Bolan est a décidé de poser son regard sur le quartier de La Goutte d'Or pour un portrait franc et sensible. Une expo photo du 17 au 22 janvier. Vernissage le jeudi 19 janvier à 19h. 43, rue Myrha.

Le Petit Ney Café chantant et café lecture

• Samedi 7 janvier de 14h à 18h : café Chantant sur le thème : « Fidèle, infidèle ». L'adhésion à l'association est nécessaire pour participer aux rencontres du café chantant.

• Samedi 14 janvier, discussion autour de deux courts romans : *Ouragan* de Laurent Gaudé et *Le Restaurant de l'amour retrouvé*, d'Ito Ogawa. De 10h30 à 12h30. 10, avenue de la Porte de Montmartre.

La Régulière Bien Monsieur

Lancement le 12 janvier de 19h à 21h30 du sixième numéro de la revue *Bien, monsieur*, un trimestriel de bande-dessinée, créé par Elsa Abderhamani et Juliette Mancini. La revue est conçue comme un objet d'expérimentations graphiques et narratives. Exposition des dessins du 10 au 15 janvier. 43, rue Myrha.

femme mystérieuse et loufoque apparaît dans sa salle de classe. Elle apprend à la petite fille ébahie que sa mère a besoin d'elle... au royaume des Enfers. Sur les chansons que lui fredonne son ours en peluche Câlin, la petite Noémie s'aventure au royaume fabuleux du Tartare pour sauver sa mère des griffes d'Hadès, roi des Enfers. **M. C.**

Louxor Soif de culture(s)

48 habitants du quartier de la Goutte d'Or s'expriment face caméra sur leur vision de la place de la culture et de celle des artistes dans leur quartier... Un documentaire de Nadia Djabali et Sylvie Haggai Projection samedi 28 janvier à 10h précises. Accueil à partir de 9h30 Projection du film à 10h précise. Entrée libre. 170 Boulevard de Magenta,

Enfants Noémie et la prisonnière des Enfers

Du 25 janvier au 8 avril. Mercredi et samedi à 14h. Ciné 13. 1, rue Junot. 01 42 54 15 12. De Gaëlle Bourgeois et Noémie Landreau. Mise en scène de Gaëlle Bourgeois assistée de Caroline Stefanucci.

Noémie, 10 ans vient de perdre sa maman. Rien n'est plus comme avant. Mais voilà qu'un jour, une



18e Les gens

Publicitaire, réalisateur de dessins animés, producteur d'un gin unique et raffiné, cet autodidacte a choisi de vivre et travailler rue de Clignancourt.

Hervé Lopez, the Lord of Barbès

© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Les madones dans la vitrine du 64 rue de Clignancourt n'ont rien à envier à celles de Lourdes. D'autant que les saintes vierges parisiennes sont entourées de magnifiques flacons bleus, contenant un élixir rare, le gin concocté par Hervé Lopez, le patron de l'élégante boutique-atelier portant enseigne « The Lord of Barbès ». Cinq ans déjà qu'il en a fait et ses bureaux et son cadre de vie. « D'abord sous l'enseigne "M. Hyde", du fait de ma double personnalité », s'amuse Hervé Lopez, et depuis 2013 en tant que The Lord of Barbès, le nom de la structure qui héberge son activité principale de producteur de films d'animation.

« Je suis un publicitaire qui réalise des animations, c'est-à-dire des dessins animés ou de la 3D pour des commanditaires que sont les agences de pub ou les marques en direct.

Comme Chanel pour laquelle je suis en train de faire un film en vue d'un prochain salon », précise, penché sur son ordinateur, the Lord of Barbès.

Ce nom a fait mouche et c'est ainsi qu'il est désigné dans le monde âpre et concurrentiel de la com. Tant par ses clients que ses « animateurs », c'est-à-dire les jeunes talents de l'animation qui travaillent pour la boîte de production. « Je représente en effet une cinquantaine de réalisateurs que je fais travailler des projets que l'on m'a confié, explique le producteur. On gagne... ou pas, et on n'est payé que si le projet est retenu, comme dans beaucoup de métiers créatifs. Mais moi je paie mes créateurs pour le travail fait dans le processus de compétition, même si nous n'emportons pas le morceau. »

Autodidacte et touche-à-tout

Le lord est un autodidacte : « J'ai toujours aimé dessiner, mais n'ai aucune formation artistique. J'ai un diplôme en comptabilité, mais n'ai pas exercé dans ce domaine, ce que je ne regrette pas », déclare notre cinquantenaire aux grands yeux bleus derrière ses lunettes. « J'ai démarré par le journalisme dans des journaux traitant de publicité, comme Stratégie ou CB News où mon rédac-chef — qui est devenu un ami — n'était autre que Benoît Delépine, aujourd'hui comédien et cinéaste. Puis, sur dossier, j'ai intégré une grande agence de pub, BDDP. J'y suis resté dix ans, y ai tout appris, du « print » aux films. »

L'amateur touche-à-tout se lance alors dans l'exploitation d'un cinéma d'art et d'essai, Ciné Alternatives, derrière la République, qui projetait des courts-métrages. Il voulait, sourit-il, racheter son âme, faire quelque chose de noble. Ce fut une expérience malheureuse : « Le monde du cinéma est parfois plus rude que celui de la pub et je passais mon temps à mendier des subventions, soupire notre publicitaire ; j'ai revendu le ciné à l'euro symbolique ».



Décorateur, un autre des chapeaux du lord. Dans le loft aux murs noirs, bleu nuit et blancs, les ordinateurs sont agréablement déposés parmi de beaux objets rares. Un buste de Marianne côtoie une collection de pipes ; une famille de poupées et baigneurs des années trente s'abandonne sur un canapé de velours : « J'aime les enfants, sourit l'auteur du décor, mais je n'aime pas les entendre pleurer ». Ce cabinet de curiosités ne laisse pas le passant indifférent. « On s'habitue vite au regard des gens ; ça n'empêche pas de travailler et j'aime ce lien avec les habitants du coin, j'aime qu'ils s'intéressent aux belles choses ».

Pain de singe et eau de la Madone

Belles choses qui ne sont pas à vendre... sauf les nouveaux flacons bleus, estampillés Lord of Barbès qui fleurissent dans ce pignon sur rue. Ils contiennent un gin bio, made in France, un produit totalement artisanal, du flaconnage à la distillation. « Trouver une entreprise qui veuille bien

J'aime ce lien avec les habitants du coin, j'aime qu'ils s'intéressent aux belles choses.

fabriquer mille bouteilles de ce verre bleu, qui garantit une conservation optimale du produit mais salit les fours du verrier, est une gageure. J'ai trouvé la perle rare en baie de Somme, l'entreprise Waltersperger, qui a réalisé le moule portant effigie du lord. Et fait frapper le bouchon par la société Boutroué, une entreprise parisienne qui travaille pour la haute couture. Chaque flacon revient déjà à 6 €.

Quant au contenu lui-même, le lord s'enflam-

me lorsqu'il raconte le soin apporté par la distillerie Bercloux, tout près de Cognac, à la réalisation de cet alcool de blé enrichi de neuf plantes qu'est le gin. « Parmi ces plantes, d'abord la baie de genièvre comme pour tout gin, et notre trouvaille : le pain de singe. On en trouve à la Goutte d'Or voisine : c'est le fruit du baobab, une sorte de petit ballon de rugby qui, une fois mûr, tombe en libérant une chair séchée, comme des petits cailloux au goût citronné. Ils sont riches en vitamines A et calcium. »

Tout bon gin nécessite une bonne eau. Hervé Lopez a puisé (avec l'autorisation de la Ville de Paris) dans des jerricans alimentaires l'eau pure du puits artésien du square

de la Madone, également dans le 18e, pour la transporter à Bercloux où le maître de chais, Philippe Laclie, tel un nez en parfumerie assemble, coupe, goûte.

Magasinier et veilleur de nuit

De l'idée à la livraison des mille bouteilles, en passant par l'obtention des certifications diverses et variées, telles Ecocert, l'aventure a duré un an. Le gin ? « Parce que j'aime ça. Je suis d'origine espagnole et du sein de ma mère coulait du gin », plaisante le producteur. Cette boisson de marins inventée par un médecin hollandais, tant prisée des Anglais et bue dans leurs colonies en gin tonic, est depuis des années un must en Espagne. « Et puis ça me plaît beaucoup de mettre mes compétences de publicitaire au service d'un produit qui est le mien. C'est tout un univers comme la déco dans laquelle je vis. »

Car Hervé Lopez vit aussi au 64 rue de Clignancourt. Il a installé son refuge dans une partie du loft. « Mon associé, Vincent Valton, démarche les bars et moi je tiens la boutique. Il n'y a pas que des pochards qui veulent acheter du gin au milieu de la nuit mais aussi de vrais amateurs ; alors je descends tout nu... et ça leur fait peur », s'amuse l'iconoclaste. Suprême raffinement : de petites bouteilles d'un excellent tonic à l'effigie du lord sont également disponibles, fabriquées tout exprès par un limonadier du sud de la France. Le flacon de gin de 50 cl est vendu 70 €. « Cela peut paraître cher, mais j'ai mis toutes mes économies dans ce projet et ne gagne pas grand-chose sur chaque bouteille du fait de leur nombre limité et d'une fabrication entièrement artisanale et bio s'enthousiasme Monsieur Lopez. C'est une eau-de-vie unique, généreuse, subtile et... quand on aime, on ne compte pas ! »

Brigitte Bâtonnier

□ www.lordofbarbesgin.com. 06 87 22 81 21